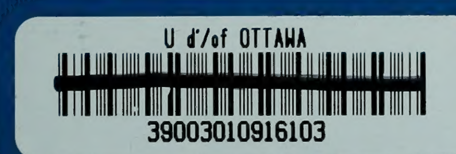

U d'/of OTTAWA
39003010916103



ESSAI

SUR LA

CONNAISSANCE MYSTIQUE

DE DIEU

OUVRAGES DE DOM S. LOUISMET

---

(1) Essai sur la connaissance mystique de Dieu. *(Le présent ouvrage.)*

(2) La Vie mystique.

(3) Mysticisme vrai et faux.

(4) La Contemplation divine à la portée de tous.

(5) La Contemplation affective de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

En cours de préparation.

(6) La Contemplation extatique de la Très Sainte Trinité.

On peut se procurer soit le texte anglais, soit la traduction allemande de ces ouvrages en s'adressant à l'auteur, à l'Abbaye de Buckfast, Devon, Angleterre. Une traduction flamande et une espagnole sont en cours de préparation.

Dans son numéro de Septembre 1921 la VIE SPIRITUELLE donne cette appréciation des volumes anglais déjà parus de l'œuvre de Dom S. Louismet :

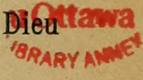
« Ces ouvrages constituent un bel effort pour ramener les âmes à la notion et à la pratique de la vraie et saine mystique; et se rattachent par là au mouvement de sage réaction inaugurée dans cette revue... Il souligne d'une manière très ferme l'unité de la vie spirituelle... Nous applaudissons à la tâche que s'est fixée Dom Louismet et à la part de l'œuvre déjà réalisée. Avec la REVUE DES JEUNES, nous louons « l'accent chaud et pénétrant qui caractérise « ces volumes, le charme du style direct et facile et cependant éloquent de cette éloquence ardente, dédaigneuse de « toute rhétorique, où l'on sent une âme d'apôtre qui vous « presse d'adhérer aux seuls vrais biens. »

ESSAI

SUR LA

CONNAISSANCE MYSTIQUE

DE DIEU



OU

L'Art de connaître et d'aimer Dieu

PAR

DOM S. LOUISMET O. S. B.

SACRAE THEOLOGIAE LECTOR

①

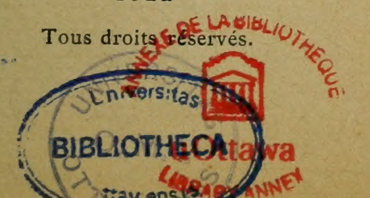
TOURS

MAISON ALFRED MAME ET FILS

AGENCE A PARIS, 6, RUE MADAME

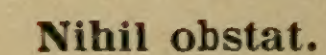
—

1922



Permissu Superiorum Regularium.

Sublaci, die 26 Julii 1921.



Nihil obstat.

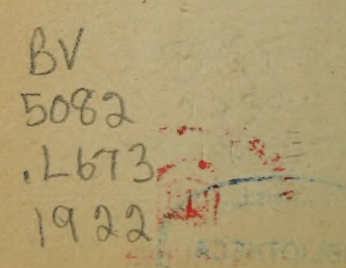
Turonibus, die 24 Martii 1922

A. Fleury.

Imprimatur.

Turonibus, die 27 Martii 1922.

H. Pasquier
v. g.



A

LA VIERGE IMMACULÉE

ROSE MYSTIQUE

MÈRE DE LA BELLE DILECTION

L'AUTEUR

DÉDIE HUMBLEMENT CE PETIT LIVRE

ET

TOUS CEUX QUI POURRONT VENIR APRÈS

PRÉFACE

Voici un petit livre sur la connaissance expérimentale de Dieu telle qu'il est possible à tout chrétien de l'obtenir, pourvu que l'on fasse le nécessaire.

Je n'y traite d'aucune autre question que celle-là. Le lecteur voudra bien, par conséquent, ne pas s'attendre à trouver dans ces quelques pages toute la doctrine concernant la vie mystique, ni même une théorie de l'Oraison mentale, comme telle; encore moins devra-t-il y rechercher

un exposé des voies extraordinaires et miraculeuses de Dieu à l'égard de certaines âmes privilégiées. Plus tard, peut-être, Dieu aidant, j'aborderai ces hautes questions ; en attendant, dans le présent ouvrage, mon but est, purement et simplement, de montrer que tout chrétien peut obtenir, par la pratique du fervent amour, une très belle et désirable connaissance de Dieu.

C'est la substance d'un cours de sermons que j'ai prêchés en anglais dans notre église monastique de Buckfast, et que j'ai condensés sous cette forme pour mon usage et celui de plusieurs personnes qui sont sous ma direction spirituelle. On m'a demandé de le publier dans l'espoir qu'il ferait quelque bien.

Dans la chaire, il était tout naturel que je parlasse avec le sentiment de l'autorité divine dont tout prêtre est revêtu pour l'accomplissement de ses saintes fonctions. Même ici, je ne me suis pas sensiblement départi de ce style homélitique et d'exhortation, parce qu'il sied à mon but. Nous aurions tort de croire que nous puissions mieux faire que les Pères de l'Église, depuis Denys l'Aréopagite jusqu'à saint François de Sales. Je suis convaincu que c'est une erreur fatale de donner aux ouvrages de piété une forme trop technique et didactique.

La première et la deuxième édition anglaise de cet ouvrage ne contenaient que les huit chapitres qui en forment maintenant la Première

Partie. Sur la demande d'un très grand nombre de lecteurs, j'ai dû ajouter dans ma troisième édition les *Élévations mystiques* qui forment la Deuxième Partie. C'est d'après cette troisième édition anglaise que le texte du présent volume est rédigé.

PREMIÈRE PARTIE

LA THÉORIE

ESSAI

SUR LA

CONNAISSANCE MYSTIQUE

DE DIEU

CHAPITRE I

DE LA CONNAISSANCE DE DIEU EN GÉNÉRAL

Ils sont vains tous les hommes en qui ne se trouve pas la connaissance de Dieu. (Sag. XIII, I.)

La connaissance, — une connaissance rationnelle, intelligente des choses, — est le signe de la grandeur naturelle de l'homme. Les bêtes ont bien une certaine espèce de connaissance, mais basse et restreinte, toute matérielle

dans son objet et sans raisonnement. L'homme a la connaissance intelligente de lui-même, de ses semblables, du monde au milieu duquel il se meut, des sciences, des arts, de l'histoire; il peut même atteindre à la connaissance de l'invisible, de ce qui ne tombe en aucune manière sous les sens; il peut s'élever jusqu'à la connaissance de Dieu, qui est la plus relevée, la plus utile et la plus nécessaire de toutes les connaissances; à ce point que la Sainte Écriture nous avertit qu'ils sont vains tous les hommes en qui ne se trouve pas la connaissance de Dieu. Vains, c'est-à-dire inutiles. Inutiles à eux-mêmes et à tout le monde. Ils ne sont bons à rien, heureux encore s'il ne leur arrive pas de faire du mal.

Au ciel nous connaîtrons Dieu parfaitement. Nous le verrons tel qu'il

est. Nous le connaîtrons comme nous sommes connus de lui. Nous le contemplerons face à face, lui-même se faisant notre lumière, à l'aide de laquelle nous pourrons découvrir ses amabilités infinies. Hélas ! il n'en est pas ainsi dans notre condition présente : nous n'avons de lui qu'une connaissance obscure, comme à l'aide d'un miroir ou à travers un voile, et par conséquent très imparfaite. Et cependant, vu la nature de son objet, même cette connaissance imparfaite de Dieu est la plus excellente et la plus nécessaire de toutes. Ce qu'il y a de lamentable, c'est qu'elle soit si peu commune. On n'en a point l'estime que l'on devrait en avoir. On ne la recherche point. Les hommes s'efforcent d'acquérir toutes sortes de connaissances nouvelles, étranges, curieuses, sur toutes sortes de sujets

excepté Dieu. Il semble y avoir comme une espèce de sentiment général que Dieu ne vaut pas la peine qu'on s'occupe de lui, que Dieu n'est pas intéressant. Cependant que la vérité est tout le contraire · il est de toute évidence que Dieu est l'objet le plus intéressant à connaître, le plus captivant, le plus ravissant.

Il y a trois manières ou trois voies différentes par lesquelles nous pouvons atteindre à une certaine connaissance de Dieu, pendant que nous sommes encore sur la terre : la première est par les seules forces naturelles de notre intelligence ; la deuxième par le secours de la foi surnaturelle ; la troisième par l'amour.

La première espèce de connaissance de Dieu, celle acquise par les seules forces de la raison, s'appelle connaissance philosophique.

En prenant son point de départ dans la considération de soi-même et de l'univers, il est possible à l'homme, même sans le secours de la grâce surnaturelle, de s'élever jusqu'à la certitude raisonnée de l'existence de Dieu, de son unité, de ses infinies perfections. En d'autres termes, l'homme est capable, par les seules lumières de sa raison naturelle, de s'assurer qu'il y a un Être suprême, qu'il est unique, qu'il est orné des perfections les plus magnifiques; qu'il est esprit pur, souverainement bon, et sage, et heureux, libre, intel ligent, personnel, distinct de l'univers et indépendant de lui; cause première de tout ce qui est, jouissant d'une puissance absolue sur toutes choses, à qui, en dernière fin, les hommes, parce qu'ils sont les ouvrages de ses mains et doués de libre arbitre,

devront rendre compte de tous leurs actes.

Supposez qu'il y ait quelque part dans le monde un homme qui n'ait jamais entendu parler de Dieu; cet homme est d'ailleurs doué d'une intelligence lucide et nulle passion ne vient l'aveugler : si un tel homme appliquait son esprit à la considération de lui-même, et du monde autour de lui, voilà l'espèce de connaissance de Dieu qu'il acquerrait.

Les philosophes païens eux-mêmes, dans l'antiquité, ont eu cette connaissance de Dieu spéculative et rationnelle, et elle les eût conduits jusqu'à son saint amour, s'ils eussent marché à sa lumière; car il est de foi que Dieu ne refuse pas sa grâce à quiconque fait ce qu'il peut. C'est pourquoi, dit saint Paul, *ils sont inexcusables* d'avoir vécu, comme ils l'ont fait,

dans toutes sortes de crimes et perdu leurs âmes; *ils ont connu Dieu, mais ils ne lui ont pas donné l'honneur qui lui est dû* (Rom. I, 20-21) et ils se sont ainsi privés du secours de sa grâce.

Mais, combien plus inexcusables ne sont pas les hommes de notre siècle qui ne veulent pas même reconnaître l'existence de Dieu! Car ce que les païens eux-mêmes ont pu découvrir sans le secours de la révélation chrétienne, ceux-ci pourraient sûrement le trouver, si seulement ils voulaient se mettre à sa recherche.

Également inexcusables, tant d'hommes aujourd'hui qui, tout en reconnaissant l'existence de Dieu, refusent cependant de lui rendre l'hommage du culte religieux qui lui est dû.

La deuxième espèce de connaissance

de Dieu est celle que l'on acquiert par le secours de la foi surnaturelle. Nous en trouvons les éléments dans la révélation divine contenue à la fois dans les Saintes Écritures et les traditions divines dont l'Église catholique est la gardienne. Ce corps de doctrine est résumé dans le Symbole des Apôtres et le Catéchisme, et il est expliqué, avec des développements plus ou moins considérables, dans les ouvrages des Pères de l'Église et des théologiens orthodoxes.

Supposons le cas d'un enfant qui n'ait jamais vu son père, parce que celui-ci voyage dans des pays lointains. Cependant il écrit de temps en temps à son cher enfant des lettres pleines de l'amour le plus tendre et le plus délicat, et dans ces lettres il parle de lui-même à son fils et lui donne peu à peu une foule d'informa-

tions du plus haut intérêt. Voilà donc un jeune homme qui n'a jamais vu son père et qui, cependant, a bien une certaine connaissance de lui. De quelle manière? Par la foi. Parce qu'il croit ce que son père lui écrit touchant lui-même. Telle est aussi la marche que Dieu a suivie à notre égard. Il est comme séparé de nous par les conditions dans lesquelles nous nous trouvons à présent. Du ciel, qui est comme le pays lointain de Dieu, il nous a écrit des lettres et envoyé des messagers. Les prophètes de l'Ancien Testament étaient des messagers que Dieu envoyait aux hommes. Quelquefois aussi il leur envoya ses anges même Enfin, dans la plénitude des temps, il leur envoya son propre Fils revêtu de notre nature humaine. Les messages que tous ces envoyés nous ont apportés se trouvent consignés dans les

Écritures ou transmis comme de main en main par les traditions divines : ce sont là les lettres de Dieu à l'homme, son enfant, par lesquelles Dieu nous fait connaître sur lui-même beaucoup de choses que nous n'aurions jamais pu découvrir par les seules forces de notre raison.

C'est ainsi que sur Dieu lui-même, nous apprenons tout d'abord que, quoiqu'il soit un dans son essence, il est en trois personnes: le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Cette révélation nous permet de plonger notre regard jusque dans le mystère de la vie divine (comme nous le verrons dans la suite).

De plus nous recevons la connaissance explicite des grandes œuvres que Dieu fait hors de lui-même. Nous apprenons

Qu'il a créé de rien et le monde

visible, matériel, et le monde invisible des purs esprits ; Qu'il a fait toutes choses pour sa gloire, et qu'il les gouverne et les fait infailliblement concourir à cette noble fin par sa Providence ;

Qu'il a fait à son image et ressemblance, les anges d'abord et ensuite l'homme ; Qu'il a éprouvé les anges d'abord et qu'un tiers de leur nombre déchurent de leur état surnaturel et devinrent les démons ;

Qu'ensuite il soumit l'homme à son épreuve, et que toute la race humaine (la Vierge Marie seule exceptée) périt en Adam et se trouva condamnée à venir au monde l'âme souillée de la tache du péché originel avec toutes ses conséquences ;

Que, toutefois, Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique pour le sauver ; L'étonnant

amour du Fils de Dieu pour nous, qui éclate en son Incarnation ;

Puis la Rédemption du genre humain déchu, par la croix ;

Puis la sanctification des hommes de bonne volonté par les sacrements de l'Église ;

Enfin la future glorification de tous les élus en paradis, dans les splendeurs de la vision béatifique ; et la terrible alternative du malheur épouvantable des réprouvés pendant toute l'éternité, séparés de Dieu à tout jamais, et punis par le feu de l'enfer.

Or il est clair que nous n'eussions jamais pu découvrir aucune de ces vérités par les seules forces de la raison. Elles étaient cachées en Dieu ; il fallait qu'elles nous fussent révélées, et, par notre foi à ces vérités, nous obtenons une connaissance de Dieu bien plus grande et plus sublime.

Combien magnifique et paternel, et près de nous par le cœur, Dieu ne nous apparaît-il pas à la lumière de cette révélation ! Nous devons lui rendre de vives actions de grâces de nous avoir communiqué une connaissance aussi précieuse de Lui-même et en montrer notre appréciation par notre conduite à son égard.

Et maintenant, ce n'est pas tout. Il y a encore une espèce de connaissance de Dieu plus haute, et qui nous est accessible : la connaissance mystique. C'est cette espèce particulière de connaissance de Dieu que nous pouvons atteindre par l'amour, c'est-à-dire en prenant conscience de l'amour de Dieu pour nous, et en faisant, de notre côté, continuellement, des actes d'amour de lui Par là nous obtenons une sorte de connaissance de Dieu personnelle et expérimentale. Tout

chrétien peut, avec l'aide de la grâce, qui n'est jamais refusée à personne, obtenir une telle connaissance; Dieu lui-même est très désireux de nous la communiquer, pourvu seulement que nous le laissions faire. Nous allons aborder ce sujet dans le chapitre suivant

---

CHAPITRE II

DE LA CONNAISSANCE MYSTIQUE

Oh ! goûtez et voyez combien le Seigneur est doux ! (Ps. xxxii, 9.

Il y a donc, nous venons de le voir, trois manières différentes d'atteindre à une certaine connaissance de Dieu sur la terre : d'abord par les forces naturelles de notre intelligence ; en second lieu par le secours de la foi surnaturelle ; troisièmement, enfin, par l'exercice de l'amour, et nous avons vu ce qu'il faut entendre par les deux premières espèces de connaissance de Dieu. Beaucoup de personnes ne dépassent pas ces deux premières étapes. Soit négligence, soit indiffé-

rence, elles ne parviennent jamais à la troisième espèce de connaissance de Dieu, qui demande l'exercice d'un fervent amour. C'est une grande pitié ! Non seulement elles se privent elles-mêmes d'un bien infiniment désirable, mais, de plus, elles refusent à Dieu et à Notre-Seigneur une satisfaction qu'il a tout droit d'attendre d'elles. Hélas ! ce malheur est peut-être le nôtre. Je me propose, dans ce chapitre, avec l'aide de la grâce, de décrire avec beaucoup de soin cette troisième espèce de connaissance de Dieu, de telle sorte que nous puissions nous rendre compte si nous la possédons, et dans le cas où nous en serions privés, que nous ouvrions enfin les yeux à la nécessité d'en faire l'acquisition.

Le premier trait qui caractérise la connaissance mystique de Dieu, et

aussi le plus remarquable, est que cette connaissance est expérimentale

Il faut expliquer ce terme.

Vous obtenez une connaissance expérimentale d'un objet lorsque vous voyez de vos yeux cet objet, ou que vous le touchez, ou que vous en percevez les sons, enfin lorsque, de quelque manière que ce soit, vous vous unissez à cet objet par un contact personnel, immédiat. Si vous n'aviez jamais goûté de miel, mais qu'on vous ait dit combien il est doux et que vous ayez lu force descriptions de sa suavité, on pourrait dire que vous avez une certaine connaissance du miel, mais pas une connaissance expérimentale. Mais voici que, enfin, vous en goûtez; vous mettez du miel dans votre bouche et l'y laissez fondre, et vous éprouvez la sensation de plaisir qu'il cause. Certes à ce moment-là

vous apprenez combien il est doux ; vous en avez fait l'essai . la connaissance qui en résulte pour vous est d'ordre expérimental. Or voilà précisément l'espèce de connaissance de Dieu que l'on acquiert par l'exercice du fervent amour. *Ah ! goûtez donc et voyez combien le Seigneur est doux !*

Autre exemple, moins grossier, moins matériel, de connaissance expérimentale. Vous avez lu dans l'Évangile de saint Jean (ch. IV) le récit de la rencontre de la pécheresse samaritaine avec Notre-Seigneur au puits de Jacob. Cette pauvre femme fut tellement frappée de ce que Jésus lui dit, que, toute hors d'elle-même, *elle laissa sa cruche auprès du puits et courut à la ville en s'écriant : Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. C'est peut-être bien le Messie* (Jean, IV, 26-27).

Sans aucun doute, ces braves gens s'étonnèrent tout d'abord de la description que cette femme leur fit de Notre-Seigneur : combien il avait l'air doux et saint, et combien ses paroles allaient droit au cœur et lui causaient une étrange émotion... Enfin ils vinrent à Notre-Seigneur et le contemplèrent de leurs yeux ; ils lui parlèrent et ils l'entendirent parler. Ils lui demandèrent de bien vouloir entrer dans leur ville et il le fit, et sans aucun doute, là comme partout ailleurs, il montra qu'il était le Maître incomparable, le Guérisseur de tous les maux, le suprême Consolateur. Il resta deux jours au milieu d'eux, et un bien plus grand nombre crurent en lui à cause de ses discours. Alors ils disaient à cette femme . *Oui, nous croyons en lui; mais ce n'est pas à cause de ce que vous nous en avez dit,*

c'est parce que nous l'avons nous-mêmes entendu, et nous savons qu'il est bien en effet le Sauveur du monde (Jean, IV, 39-42). Relevons ces paroles *Nous l'avons nous-mêmes entendu.* Voilà de la connaissance expérimentale. La connaissance de Dieu par l'amour est de cette sorte.

Donnons un dernier exemple de ce qu'il faut entendre par connaissance expérimentale. Un petit enfant à la mamelle, entre les bras de sa mère, connaît-il sa mère? Assurément. Mais de quelle connaissance? De connaissance expérimentale. La connaissance qu'il a de sa mère n'est point d'ordre rationnel : il n'a pas encore l'usage de la raison. Elle n'est pas non plus une connaissance par la foi, c'est-à-dire sur le rapport de quelque autre. Vous pourriez bien lui dire, à ce petit enfant, tout ce que vous voudriez sur

sa mère, il ne vous comprendrait même pas. Mais il a conscience d'être entre les bras de sa mère, pressé par elle amoureusement sur son cœur. Il se sent aimé d'elle, et instinctivement, selon ses faibles forces, il lui rend amour pour amour et caresse pour caresse. Si on l'arrachait à sa mère, il pousserait des cris de douleur et tendrait ses petits bras vers elle, et ne s'apaiserait que quand il se verrait de nouveau remis entre les bras de celle qui est pour lui plus que tout le reste du monde. Qui oserait prétendre que ce petit enfant ne connaît pas sa mère? Sans doute il n'en pourrait point parler savamment, il ne pourrait point donner d'elle une description ; mais il sait qu'elle est douce, il en a fait lui-même l'expérience, et il la préfère au monde entier. Comment appellerons-nous cette espèce de connaissance? Connaissance

expérimentale. Or telle est l'espèce de connaissance de Dieu que l'âme fervente obtient par l'exercice de l'amour.

L'âme aimante a conscience qu'elle est portée entre les bras et sur le cœur de Celui qui est plus tendre que toutes les mères : le bon Dieu. Elle aime à se trouver là sur son cœur, elle prend ses délices en lui, elle se serre avec joie contre lui ; et Dieu, de son côté, se manifeste secrètement à elle, en lui faisant goûter et voir combien il est suave. Il se peut que cette âme soit sans éducation littéraire, incapable de discourir savamment de Dieu, dénuée de pénétration philosophique et théologique, mais qui dira qu'elle ne connaît pas Dieu? Elle a de lui la meilleure espèce de connaissance qu'on puisse avoir, une connaissance de Dieu que Lui-même

lui communique personnellement et sans intermédiaire. Il lui a été donné, à cette âme, de goûter Dieu et elle l'a trouvé plein de suavité. Connaissance expérimentale.

Oui, il est très vrai que, à l'âme de bonne volonté, qui ne met aucun obstacle à l'action de Dieu sur elle, Il se fait ainsi connaître d'une manière expérimentale par un sentiment de sa douceur communiquée à l'âme sans aucun intermédiaire. Il est dans sa bouche, pour me servir d'une expression matérielle, comme un gâteau de miel, qui se fond en l'inondant d'une suavité ineffable. Il est au milieu même de cette âme comme il se montra au milieu du village samaritain, tout affabilité, et bonté, et consolation; permettant qu'on s'approche de lui pour ainsi dire, et qu'on le contemple, et qu'on le touche de la main, et

qu'on lui parle familièrement. Il prend cette âme amoureusement entre ses bras, comme une mère son enfant, et il la nourrit du lait de sa tendresse, infiniment plus grande que celle d'une mère. Tout cela, bien entendu, au figuré et dans un sens absolument spirituel, car Dieu est esprit, et l'âme aussi est esprit. Seulement, dans notre condition présente, nous sommes obligés de décrire même les objets spirituels et les expériences d'ordre spirituel, à l'aide d'expressions et de figures matérielles. Mais, pour être spirituelles, ces expériences n'en sont pas moins réelles, elles le sont plutôt davantage.

Maintenant que nous savons de quelle espèce est la connaissance mystique de Dieu, maintenant que nous savons que c'est une connaissance d'ordre purement expérimental, ce

nous sera la chose la plus facile du monde de nous assurer si nous l'avons, oui ou non.

Éprouvez-vous, de temps en temps, dans le secret de votre cœur, la douceur des consolations spirituelles? Alors n'ayez pas le moindre doute que c'est Dieu lui-même qui se fait ainsi connaître à vous. Éprouvez-vous parfois le vif sentiment de sa présence tout près de vous, ou même au plus profond de votre être, comme la présence d'un ami plein de tendresse, qui entre en vous comme chez lui, et s'y met à son aise et vous apporte une joie qui n'est pas de ce monde? Alors, n'en doutez nullement, c'est bien Dieu qui vous fait goûter et voir combien il est doux. Vous sentez-vous parfois, au milieu même des épreuves intérieures et de la sécheresse, inondé d'un sentiment de sécurité parfaite et

de paix, comme un enfant entre les bras de sa mère, disons mieux, comme reposant sur le cœur même de Dieu? Et, dans cet appui de tout vous-même sur Dieu et abandon entre ses mains, trouvez-vous la joie au milieu des plus grandes tribulations? Alors, oui, vous avez cette connaissance de Dieu qui est expérimentale, qui ne vient que par l'exercice du fervent amour, vous avez la connaissance mystique.

Si, au contraire, nous sommes parfaitement convaincus de l'existence de Dieu, parce que tout le monde est convenu de cette vérité et que notre propre raison en rend témoignage; ou si nous tenons pour certain que Dieu est bon, qu'il est même le bien suprême, parce que notre raison nous le persuade et tout le monde en reste d'accord, et de plus les Saintes Écritures et l'enseignement de l'Église

nous inculquent cette vérité, mais toutefois nous ne saurions dire que nous en ayons jamais fait personnellement l'expérience, alors notre connaissance de Dieu est seulement par la raison ou par la foi, mais non par l'amour. Notre connaissance de Dieu n'est pas encore telle qu'il voudrait qu'elle fût. Dieu ne nous a pas encore trouvés dans les dispositions nécessaires pour qu'il se fasse lui-même connaître à nous et nous fasse goûter ses douceurs.

A nous seuls en est la faute.

Commençons par aimer Dieu, l'aimer comme il veut être aimé, l'aimer vraiment de tout notre cœur et de toute notre âme, l'aimer plus que tout au monde, plus que nous-même, plus qu'aucune créature : alors il viendra à nous et se manifestera à nous et nous fera goûter combien il est doux.

CHAPITRE III

TÉMOIGNAGE DE DIEU SUR CE SUJET

Si quelqu'un m'aime, je me manifesterai à lui. (S Jean XIV, 21.)

De ce que nous venons de dire dans les deux chapitres précédents, on peut inférer que la connaissance de Dieu, par la raison ou par la foi, est une connaissance de Dieu indirecte, qui vient du dehors et de loin, tandis que la connaissance de Dieu par l'amour vient du dedans, est tout intime et sans intermédiaire. C'est une infusion de lumière, de douceur et de force divines, transmises directement de Dieu dans l'âme, sans passer par le chemin des signes et des symboles, tels que les Saintes Écritures et les

sacrements, ou encore par le ministère des autres hommes. La connaissance de Dieu philosophique ou par la raison et la connaissance de Dieu théologique ou par la foi sont bonnes en elles-mêmes, et la connaissance par la foi est absolument nécessaire au salut; mais la connaissance mystique de Dieu est la plus excellente; c'est celle qui fait le plus d'honneur à Dieu et le plus de bien à l'âme.

Mais tout d'abord, une question préalable peut se poser : Est-il vrai que l'homme, encore sur cette terre, puisse prétendre à ce genre de connaissance de Dieu? Est-il vrai que Dieu s'offre ainsi lui-même à la connaissance de l'âme aimante par un contact secret, personnel et immédiat? N'est-ce pas plutôt pure imagination de la part du mystique, ou, comme nos savants diraient aujourd'hui, *auto*

suggestion? Ne sont-ce pas là de pieuses illusions ?

La réponse est facile. Elle nous vient des témoignages concordants de toutes les personnes intéressées dans le phénomène de la connaissance de Dieu par l'amour · d'une part, le témoignage de Dieu lui-même dans les Saintes Écritures, où il s'en explique avec insistance, avec emphase, de la manière la plus claire et la plus expresse qu'il soit possible; et d'autre part, le témoignage unanime de tous les vrais amants de Dieu, les saints canonisés, les docteurs de l'Église, enfin les mystiques de tout degré et de toute condition. Ils s'accordent tous à nous assurer que cette espèce de connaissance expérimentale de Dieu leur a été véritablement donnée, qu'on peut l'obtenir ici-bas, qu'elle est même à la portée de tout homme, pendant

son pèlerinage sur la terre, comme nous verrons dans la suite.

Mais, que dit Dieu sur ce sujet? Pour faire court, nous laisserons de côté nombre de textes très beaux qui se trouvent répandus dans tout l'Ancien Testament, plus particulièrement dans les livres sapientiaux, les Prophètes et le Cantique des Cantiques. Nous nous bornerons à rapporter quelques-unes des paroles de Notre-Seigneur sur ce sujet. Il est Dieu, il est le Maître, le grand Docteur de la vie mystique. C'est lui qui va nous instruire en même temps et du fait positif qu'il communique aux âmes cette espèce de connaissance, et des conditions qu'il exige pour ce faire.

Il a déclaré : *Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu* (Matth., v, 8), voulant dire par là, comme tous les commentateurs en tombent d'ac-

cord, non seulement que les hommes au cœur pur verront Dieu, un jour, dans la gloire du ciel, mais qu'ils jouiront, d'une certaine manière, de la vue de Dieu, même pendant leur pèlerinage sur la terre. Comment cela? Comme ceci : ils auront une perception de Dieu intime, personnelle, expérimentale, qui ne saurait être éprouvée par ceux qui n'ont pas le cœur pur. Cher lecteur, si vous ne comprenez rien à cette doctrine de la connaissance mystique de Dieu et que vous vous sentiez plutôt sceptique à son sujet, permettez-moi une question : Avez-vous le cœur pur? Êtes-vous modeste dans vos pensées, dans vos discours, dans vos actes, dans vos affections? Sinon, voilà l'obstacle : vous ne pouvez comprendre ces choses tant que votre cœur est souillé. *Animalis homo non percipit ea quæ sunt*

Spiritus Dei (I Cor., II, 14). Le pauvre pécheur, l'esclave des instincts de la chair et des passions bestiales, ne saurait avoir la perception de ces choses. Devenez pur et alors, non seulement vous comprendrez, mais encore vous goûterez et vous verrez par vous-même combien le Seigneur est doux : vous obtiendrez, vous aussi, cette connaissance la plus excellente, la connaissance mystique de Dieu.

Autre parole de Notre-Seigneur : *Si quelqu'un m'aime... je me manifesterai à lui* (Jean, XIV, 21). Il est évident qu'ici Jésus fait allusion à une manifestation spéciale de lui-même à l'homme, non par le raisonnement, mais par l'amour ; non par la révélation officielle présentée par l'Église à tous les hommes, mais par une approche personnelle, un contact immédiat de Dieu et de son serviteur. C'est une faveur toute

personnelle que Dieu fait à l'âme, en lui faisant ressentir la douceur de sa présence. Nulle autre interprétation de ce texte n'est possible. *Je me manifesterai à lui,* c'est comme s'il eût dit. Je m'offrirai à sa contemplation d'une manière directe, immédiate et intime et qui ne peut être que d'une grande douceur. N'est-il pas juste que Dieu réserve à ceux qui l'aiment une connaissance de lui-même plus intime, plus précieuse, plus délicieuse que celle qui est à la portée du premier pécheur venu? Même le pire des pécheurs peut acquérir une connaissance de Dieu purement spéculative, par l'étude de la Philosophie ou de la Théologie dogmatique.

Autre témoignage de Notre-Seigneur. Dans saint Luc (ch x, v. 21), il s'écrie · *Je vous rends grâces, ô Père,*

Seigneur du ciel et de la terre, parce que vous avez caché ces choses aux yeux des sages et des prudents et que vous les avez révélées à ceux qui sont petits. Il nous assure donc qu'il y a des choses que Dieu révèle aux petits, c'est-à-dire à ceux qui deviennent tels à leurs propres yeux par l'humilité, tandis qu'il se garde de communiquer cette connaissance toute spéciale à ceux qui s'enorgueillissent de leur science et de la pénétration de leur esprit.

Mais quelle est cette connaissance de Lui-même que Dieu refuse ainsi au philosophe et même au savant théologien, s'il ne devient comme un petit enfant par l'humilité ?

Ce ne peut être que la connaissance la plus excellente, la connaissance mystique, la connaissance immédiate, personnelle, expérimentale de Dieu, Lui-même se faisant les délices de

l'âme aimante et humble comme un petit enfant.

On pourrait citer encore beaucoup d'autres paroles de Notre-Seigneur, dans l'Évangile et dans l'Apocalypse, aussi énergiques et explicites que celles que nous venons de rapporter, et qui toutes démontrent que la connaissance de Dieu expérimentale, mystique, n'est point une fiction, ni l'illusion de quelque cerveau exalté par une dévotion indiscrète.

En vérité, je vous le dis, quiconque ne recevra pas le royaume des cieux à la manière du petit enfant n'entrera pas dans ce royaume (Marc, v, 15). Comment le petit enfant reçoit-il l'Évangile des lèvres de sa douce mère, ou des bonnes sœurs de l'école, ou du prêtre qui lui fait le catéchisme ? Oh ! avec la plus grande simplicité et la confiance la plus absolue. Il ne rai-

sonne pas à ce sujet; il n'y trouve rien à reprendre; il ne fait pas un choix entre les vérités qui lui sont enseignées, acceptant les unes, mettant de côté les autres. Non. Allez à notre salle d'asile à l'heure du catéchisme, et voyez comme nos petits écoliers ajoutent foi à tout ce qu'on leur dit. Vous ne trouverez point de modernistes parmi eux.

Faut-il dire « Laissez-les, ne faites pas attention à eux ; ce sont de petits sots qui n'y entendent rien. » Quiconque tiendrait ce langage se tromperait grandement. Le fait est que, par la grâce de leur baptême encore toute fraîche sur leurs âmes comme la rosée du matin sur les fleurs, et par la grâce de leur innocence naturelle, ces petits enfants donnent un assentiment rationnel, fervent et de très bon aloi aux vérités qui leur sont proposées à croire. Et ils tirent leurs conclusions

avec une grande rigueur de logique Ces petits enfants seraient renversés, si on leur disait de ne pas aimer Dieu ou de ne l'aimer qu'un peu. Les enfants ne connaissent point les demi-mesures dans la manière de recevoir le royaume des cieux, la vérité révélée.

Nous-mêmes avons été ainsi, voici déjà bien des années : nous avons été petits enfants, ennemis des demi-mesures, tout à fait résolus d'aimer le bon Dieu de toute la force de notre petit cœur. Hélas! nous avons grandi, et nous sommes devenus avisés, et beaucoup de notre premier amour de Dieu, si candide et si absolu, s'est dissipé aux quatre vents du ciel. Nous avons bien vite découvert que pour aimer Dieu comme nous devons l'aimer, pour continuer de l'aimer comme nous faisions dans notre petite enfance, cela demanderait

un grand effort et qui devrait se prolonger toute notre vie, et alors nous nous sommes avisés d'un accommodement. Nous avons décidé que nous aimerions Dieu quelque peu, tandis que nous aimerions le monde et nous-mêmes beaucoup. Nous n'avons point reçu, ou du moins nous n'avons point gardé le royaume de Dieu, la doctrine de l'Evangile, à la manière du petit enfant, et voilà comment s'explique ce fait que nous n'avons pas encore pénétré dans ce royaume de Dieu sur la terre qu'est la connaissance mystique, la connaissance de Dieu par l'amour, la jouissance des délices de Dieu et la merveilleuse sanctification de l'âme qui s'ensuivent tout naturellement. *En vérité, je vous le dis, quiconque ne reçoit point le royaume des cieux à la manière du petit enfant n'entrera point dans ce royaume.*

Le premier commandement est en ces termes : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu.* Jésus, à la suite de la grande voix du Sinaï, ne dit pas : Tu comprendras le Seigneur ton Dieu ; tu seras disert à son sujet. Non, mais, TU AIMERAS. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu. » Et comment? Dans quelle mesure? *De tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, de toutes tes forces.* Ah! voilà comment nous arriverons à la connaissance mystique de Dieu, comment nous obtiendrons de goûter et de voir enfin combien le Seigneur est doux. Ce sont là paroles de Notre-Seigneur, et son invitation ou plutôt son commandement n'est pas pour un petit nombre seulement d'âmes à l'exclusion des autres ; c'est pour tous sans exception. Mais, mon Dieu, qu'il y en a peu qui le prennent à cœur ! Tous sont invités au festin,

mais il y en a si peu, oh! si peu, qui viennent s'y asseoir.

Retenons du moins ceci : c'est qu'il est évident, d'après le témoignage très explicite de Notre-Seigneur, que Dieu tient en réserve, pour les âmes de bonne volonté, une connaissance spéciale de lui-même, d'ordre expérimental, pleine de délices, et que les conditions pour l'obtenir sont la pureté de cœur, l'humilité, la candeur, toutes vertus qui vont la main dans la main avec le véritable amour de Dieu.

Au-dessus de cette belle connaissance de Dieu par l'exercice d'un fervent amour et la jouissance des délices dont il comble l'âme, il n'y a que cette autre connaissance de Dieu, laquelle est le propre des bienheureux dans les splendeurs de la vision béatifique.

CHAPITRE IV

PAS D'ILLUSION POSSIBLE DANS LA CONNAISSANCE MYSTIQUE DE DIEU

Le Seigneur est ma lumière
et mon salut, qui craindrai-je ?
(Ps. xxvii, 1.)

Quand nous disons que Dieu se fait lui-même connaître à l'âme aimante, qu'il se manifeste lui-même au véritable mystique, certaines personnes vont s'imaginer que cela veut dire que Dieu se montre au mystique dans des visions et révélations miraculeuses. Ou, encore, elles feront dans leur esprit une confusion de cette manifestation intime, secréte de Dieu à l'âme aimante, avec le phénomène bien connu de la ferveur sensible. Or

il nous faut bien comprendre que la connaissance expérimentale de Dieu par l'amour n'est ni une espèce d'apparition miraculeuse, ni la suavité parfois suspecte d'une dévotion sensible, et qu'elle n'est en elle-même sujette à aucune illusion. Voilà ce que je me propose d'expliquer dans ce chapitre.

Un mouvement de ferveur sensible peut arriver à n'importe qui, saint ou pécheur, et peut provenir de causes bien diverses, dont quelques-unes même n'ont rien à voir avec l'amour de Dieu. Une personne tiède et négligente sera témoin d'une grande cérémonie religieuse pleine de pompe et de splendeur, ou bien encore elle entendra une pièce de musique magistralement exécutée, ou bien les modulations d'une voix riche et mélodieuse, et la voilà prise d'un accès de ferveur sensible. Ce n'est là qu'une impression

légère et fugitive, toute à la surface de l'âme, ou plutôt dans la région des sens et de l'imagination. C'est tout de même, à sa manière, une grâce du bon Dieu, et le chrétien fera bien de s'en saisir, de la suivre, d'en faire le point de départ d'une vie plus fervente. S'il y manque, il y a grand danger que cet éclair de ferveur sensible ne soit suivi d'une profonde obscurité et d'un sentiment pénible de solitude et de désolation, avec tentation d'abandonner toute l'entreprise de la vie spirituelle. Donc, un accès de ferveur sensible n'est pas une manifestation de Dieu Lui-même faite à l'âme d'une manière directe, immédiate; or c'est en cela précisément que consiste le phénomène de connaissance mystique : dans une manifestation de Lui-même, faite par Dieu à l'âme, sans intermédiaire. Par conséquent, les

deux phénomènes, celui de la ferveur sensible et celui de la connaissance mystique, sont choses distinctes et ne doivent pas être confondus. Ce sont deux choses tout à fait différentes.

Pas davantage ne peut-on faire consister la connaissance mystique en des visions, des révélations ou des extases, ou quelque représentation miraculeuse de la divine Essence.

C'est dans ces sortes de visions et révélations que les illusions peuvent se glisser facilement. Les visions peuvent avoir Dieu pour auteur ; elles peuvent aussi avoir pour auteur le démon, ce singe de Dieu. Nous lisons dans les Saintes Écritures que cet esprit déchu a le pouvoir de se transformer (en apparence) en ange de lumière, et d'agir sur les sens et l'imagination de l'homme, et ainsi de tromper même les Saints. Après que saint Siméon

Stylite eut été plusieurs années sur sa colonne, il vit venir à lui un chérubin dans un chariot de feu, qui lui dit que Dieu l'avait envoyé pour le prendre et l'emmener en paradis. Siméon était sur le point de monter dans le chariot de feu, lorsqu'il eut l'inspiration de faire auparavant le signe de la croix ; c'en fut assez pour détruire la fantasmagorie diabolique. Ce n'était qu'un piège du démon.

Des centaines d'exemples pourraient être cités, de visions et révélations, en apparence très dignes de foi, et qui cependant se sont trouvées en fin de compte n'être que de dangereuses illusions, œuvres de l'esprit de ténèbres. C'est pourquoi les écrivains spirituels sont unanimes à nous avertir qu'il ne faut point désirer ou demander par la prière des visions, des extases, des révélations miracu-

leuses; ils disent de plus que, lorsque ces phénomènes se produisent sans qu'on les ait cherchés, il faut les accueillir avec la plus grande circonspection ; enfin il ne faut nullement en tenir compte pour sa conduite spirituelle, sans l'avis d'un directeur éclairé et prudent.

Non, la connaissance mystique de Dieu, la plus excellente que nous puissions atteindre sur la terre, ne consiste point en ces choses. Loin que ce soit une sorte de vision, tous les saints nous assurent que c'est une sorte de perception de Dieu, SANS IMAGE. Telle est, en particulier, la doctrine de saint Jean de la Croix, qui est une autorité reconnue en ces matières. Tous ses ouvrages sont employés à développer ce grand principe de la vie spirituelle, que la connaissance la plus excellente de

Dieu s'opère dans l'âme, sans image et dans une sorte d'obscurité.

Bien entendu, cela demande explication. Tout d'abord, peut-il réellement y avoir perception de quelque chose sans images? Très certainement. L'aveugle, qui s'en va à tâtons dans une obscurité perpétuelle, n'entend-il pas si on lui parle? Ne peut-il pas prendre contact avec les personnes et les objets qui sont près de lui? Ne savoure-t-il pas la douceur des aliments et des breuvages? N'est-il pas réjoui par la chaleur bienfaisante du soleil ou d'un bon feu pendant l'hiver, encore qu'il ne puisse voir toutes ces choses? Or voilà précisément ce qui arrive, mais d'une manière spirituelle, dans la connaissance mystique de Dieu : c'est là l'espèce de perception de Dieu, qui est propre à l'âme aimante, une perception immé-

diate et sans image. Quoiqu'il ne voie pas encore le visage de Dieu (ce qui est le privilège exclusif des bienheureux en paradis), le mystique cependant entend la voix de ce Dieu d'amour dans le secret de son cœur ; il sent les chaudes caresses de Dieu qui le porte dans ses bras ; de temps en temps il lui est donné de savourer intérieurement la douceur de ses consolations ; et toujours il sent l'appui de son bras tout-puissant qui le soutient, même au milieu des ténèbres et des tribulations.

Dans tout ceci, cher lecteur, il ne peut y avoir illusion : précisément parce que c'est une perception de Dieu sans image, et que les sens et l'imagination n'y ont nulle part. Et puis cela se passe dans la partie la plus secrète de l'âme, où le Malin ne peut pénétrer pour y opérer ses fantasmagories. Si c'était

une vision, ce pourrait être pure hallucination du cerveau et l'œuvre du prince des ténèbres se présentant sous la forme d'un ange de lumière; mais comme il n'y a pas d'image, aucune représentation de forme ou de figure, aucun son de voix humaine proférant des paroles qui puissent s'entendre, il n'y a point place à l'illusion, du moins dans le premier moment de la communication divine. L'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ insiste d'une manière toute particulière (liv. I, ch. III, et liv, III, ch. II) sur ce que Dieu se fait entendre à l'âme fidèle sans bruit de paroles et se communique à elle sans l'intervention d'aucune image. Il est donc évident que dans la connaissance mystique de Dieu, laquelle est produite par l'exercice d'un fervent amour, il n'y a pas place à l'illusion, il n'y a pas d'en-

droit par où elle pourrait se glisser.

Maintenant, le mystique est-il toujours à même de rendre compte de cette nouvelle connaissance de Dieu qui est en lui? Non, pas toujours. Il peut même ne pas s'en rendre compte à lui-même. Certainement il lui serait impossible d'en faire une description verbale, et il n'a cure de cela. Il ne tient nullement à en discourir. Il garde son secret, ou plutôt le *secret du Roi,* fidèlement. Il aime : cela lui suffit.

Cette perception de Dieu sans image produit ce que les écrivains spirituels décrivent sous le nom de *La nuée divine* ou encore *La grande ténèbre* ou encore *La nuit obscure*, parce que tout l'ensemble des choses visibles et invisibles et toute image créée en sont bannis. Dieu seul et l'âme toute nue se trouvent en présence, et la perception même de soi par l'âme doit enfin

disparaître. L'âme, ne voyant pas encore son Dieu et ne voyant plus ni les créatures ni elle-même, se trouve vraiment engouffrée dans une grande ténèbre

Mais dans cette ténèbre Dieu se fait sentir, l'âme distingue en quelque sorte la substance même de Dieu : ténèbre palpable, mais non dans le sens matériel de cette expression ; ténèbre lumineuse, qui éblouit les yeux de l'âme, comme la lumière matérielle du jour éblouit les yeux de la chouette ou de la chauve-souris et leur devient ténèbres. Obscurité douce, délectable et désirable, plus brillante infiniment que le jour des créatures et le plein midi des pures intelligences en elles-mêmes. Et il ne saurait y avoir aucune illusion dans cette lumineuse obscurité, aucun danger d'y faire fausse route, aucun danger de s'y perdre,

si ce n'est dans la bienheureuse acception indiquée par Notre-Seigneur : *Quiconque perdra son âme la retrouvera.* (Matth., x, 36.)

Nous aurons à donner, dans les chapitres suivants, quelques développements à cette doctrine de la Nuit Obscure. Qu'il suffise pour l'instant de noter que quiconque commence à aimer Dieu avec ferveur franchit le seuil de la Grande Ténèbre, et que quiconque fait des progrès dans la ferveur pénètre plus profondément dans la Grande Ténèbre ; enfin que quiconque devient le plus parfait dans la ferveur du saint amour, y pénètre le plus profondément de tous. Comme aussi, d'autre part, quiconque n'a pas encore commencé d'aimer Dieu avec ferveur n'a pas encore commencé de le connaître ainsi : il n'est pas même sur le bord de la Nuée

divine, et c'est, hélas! où en sont nombre de chrétiens, et où nous en sommes peut-être nous-mêmes. Quel malheur! Eh bien! il se fait tard, *Novissima hora est!* nous crie saint Jean dans sa première Épître, ch. II, v. 18. Ne perdons plus un seul instant. Aimons Dieu. Aimons Dieu sans nous inquiéter des conséquences. Aimons Dieu sans craindre que cela nous devienne un piège et une illusion. *Le Seigneur est ma lumière et mon salut, que craindrai-je?* » (Ps. XXVI, 1).

CHAPITRE V

DES ACCROISSEMENTS DE LA CONNAISSANCE MYSTIQUE DE DIEU

Puissiez-vous être rendus capables de comprendre avec tous les Saints, la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur, et être remplis de la plénitude de Dieu. (Eph. III, 18-19.)

Les Saints, pendant leur pèlerinage sur la terre, et même ceux qui sont dans le ciel et voient Dieu face à face, comprennent-ils la largeur, la longueur, la sublimité et la profondeur de Dieu? Et reçoivent-ils en eux-mêmes toute sa plénitude?

Il faut bien que cela soit possible d'une certaine façon, sans quoi l'Apôtre

n'aurait pas demandé dans ses prières que cela fût accordé à ses chers Éphésiens. Et pourtant, quand nous considérons que Dieu est esprit, et qu'un esprit n'a pas de dimensions, ni largeur, ni longueur, ni haut, ni bas, et que de plus Dieu est infini, ce qui exclut la possibilité pour lui d'être contenu dans les limites d'aucun être créé, nous sommes avertis qu'il nous faut chercher à ces paroles un sens spirituel plein de mystère, et ceci nous amène tout naturellement à expliquer ce qu'il faut entendre par accroissements de notre connaissance mystique de Dieu.

Une observation préalable s'impose : c'est que le langage humain est un piètre instrument, lorsqu'il est employé à exprimer les mystères de Dieu. Il est tout à fait insuffisant à sa tâche ; il est mal commode et dangereux ;

mais enfin c'est le seul que nous ayons sous la main : il faut bien s'en servir. Faisons-le, du moins, avec infiniment de précautions et en ayant bien soin de limiter, quand il le faut, le sens des mots dont nous nous servirons.

La connaissance de Dieu ne grandit pas dans le mystique à la manière des autres connaissances. Lorsque, par exemple, nous parlons d'augmenter notre connaissance de la langue anglaise, cela veut dire plus de mots, plus de règles de grammaire, plus de tournures de phrases à apprendre. De l'histoire : plus de noms de grands hommes, de dates, d'événements, de batailles, de révolutions, de traités de paix, etc. De l'astronomie, cela veut dire plus d'étoiles et de constellations. Et ainsi de suite. Plus de connaissances en ces sortes de choses emportent avec elles une multiplicité de

notions, une étendue en surface, l'enveloppement d'un plus grand nombre d'objets. Or il n'en va pas ainsi dans l'accroissement de notre connaissance de Dieu par l'amour.

La connaissance mystique ne gagne pas en surface, n'entraîne pas une multiplication des idées; au contraire, elle tend toujours à une simplification de plus en plus grande.

Sans doute cette vérité est subtile et difficile à saisir; mais elle est d'une grande beauté et il nous est avantageux de la comprendre. Je dis que grandir dans la connaissance de Dieu, surtout dans la connaissance mystique, ce n'est pas arriver à avoir un plus grand nombre de notions sur Dieu, mais à saisir cette notion unique, Dieu, davantage; et cela se fait par une perception de Dieu plus simple, plus pure, plus éloignée de toute image,

plus intense, parce que Dieu est infiniment pur, infiniment simple, Lui qui se définit Lui-même : *Je suis celui qui suis*. (Exode, iii, 14.)

Saint Denis l'Aréopagite (considéré comme la première autorité parmi les hommes, en matière de Théologie mystique) nous parle des deux différentes voies par lesquelles l'esprit humain peut cheminer dans son effort pour saisir la vraie notion de Dieu : la voie des affirmations et la voie des négations. Par le premier procédé nous considérons l'un après l'autre les objets de l'univers dans leur beauté et leur bonté, et nous disons : Dieu est ainsi, mais il est ainsi infiniment. Par conséquent, Dieu est lumière, Dieu est vie, Dieu est douceur, Dieu est puissance, et il est tout cela infiniment. Dans le procédé négatif, nous retran-

chons au contraire, de l'idée de Dieu, tout ce qui se voit et tout ce qui se peut concevoir. Or saint Denis nous assure que c'est ce dernier procédé qui nous approche le plus de la vérité, qui est le plus digne de l'infinie majesté de Dieu, et qui nous laisse dans l'esprit une idée plus pure de Lui.

Selon lui, concevoir Dieu ainsi, c'est entrer dans la Nuée divine, dans la Grande Ténèbre, c'est vraiment entrer en Dieu. Rien d'étonnant donc que l'éclat infini de sa splendeur nous éblouisse et qu'au milieu même de sa dévorante lumière, notre esprit soit dans l'obscurité. Obscurité bienheureuse, dans laquelle il vaut mieux s'avancer à tâtons, appuyé sur le bâton de la foi, que d'avoir les yeux réjouis par toutes les lumières des connaissances créées et bornées que nous pouvons regarder fixement sans défaillir.

La même doctrine est exposée par saint Thomas dans son soixantième Opuscule. Il nous y représente l'âme aimante, tourmentée de la soif de Dieu, allant boire à toutes les fontaines des connaissances créées qu'elle rencontre sur son chemin, et disant à chacune d'elles : « Non ! non ! vous n'êtes point ce que je cherche. Vous ne sauriez apaiser ma soif. »

A la lumière des étoiles et du soleil, à la beauté de toute la nature, cette âme dit : « Non ! vous n'êtes pas mon Dieu. » Aux charmes exquis de l'homme, de la femme, de l'enfant : « Vous n'êtes pas mon Dieu ! » Aux éléments, aux saisons : « Vous n'êtes pas mon Dieu ! »

Elle passe ainsi à travers la forêt des créatures matérielles et spirituelles. Elle conclut que rien, soit ici-bas, soit même au ciel, ne peut lui donner une idée

de ce qu'est Dieu, sinon Dieu seul, et rien ne peut la satisfaire, sinon Dieu seul.

Arrêtons-nous un instant. Écoutons ce que dit une âme mondaine. A l'or, à l'argent, aux biens de ce monde elle dit : « Vous êtes mes dieux, je vous aime plus que tout; je vous ai élevé un trône, que dis-je? un autel au milieu de mon cœur. En vous je prends mes délices. Bien sûr, vous me rendrez heureuse! » Rappelez-vous l'histoire des Hébreux au pied du Sinaï avec leur veau d'or : « Voilà tes dieux, ô Israël! » Le pécheur dit à des idoles de chair et de sang, faites du limon de la terre, fleurs d'un jour que le tombereau du fossoyeur jettera demain au cimetière pour y pourrir en tas avec les autres : « Vous êtes mes dieux! Ah! puissé-je jouir de vous à jamais sur la terre! »

Le démon propose effrontément qu'on

le mette, lui, à la place réservée à Dieu, et il trouve des adorateurs. Dans l'histoire de la tentation de Notre-Seigneur au désert, Satan osait lui dire : *Je te donnerai toutes ces choses* (plaisirs, honneurs, richesses), *si seulement tu te prosternes devant moi et m'adores.* Et ce n'est pas tout venant qui a le courage de répondre avec Jésus : *Il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et ne serviras que Lui seul.* (Matth., IV, 10.)

A ces faux dieux, les hommes sacrifient tout : honneur, santé, jeunesse, talent, fortune, corps, âme, et aussi les âmes de ceux dont ils ont la charge. Oh ! quelle trahison ! et comme cela jette bien une terrible lumière sur l'effrayante nécessité du feu de l'enfer, seul châtiment qui soit digne d'un pareil crime, si l'on n'en fait pénitence !

Mais revenons à notre étude sur la connaissance de Dieu, et efforçons-nous de comprendre qu'avancer dans cette connaissance, c'est acquérir une perception de Dieu à la fois plus profonde et plus intense.

Quand saint Paul demandait à Dieu qu'il fût donné à ses disciples de comprendre la largeur et la longueur, et la hauteur et la profondeur, et d'être remplis de la plénitude de Dieu, il demandait deux choses : premièrement, une plus grande illumination de leur esprit à l'égard des divins mystères et surtout de l'essence divine; deuxièmement, un plus parfait sentiment de la présence de Dieu dans la partie secrète de leur âme.

Les expériences spirituelles, dans une âme complètement abandonnée à l'action de Dieu, se succèdent avec une rapidité et une variété vraiment éton-

nantes. A chaque nouvel acte de contemplation divine, la notion de Dieu dans l'âme du mystique devient plus simple, plus ineffable, plus rapprochée du mode de perception des purs esprits, soit anges, soit âmes séparées du corps.

Un trait remarquable dans la vie de sainte Angèle de Foligno, c'est que chaque manifestation successive que Dieu lui fait de Lui-même est si merveilleuse, qu'elle jette dans l'ombre ou fait oublier complètement les précédentes. La sainte s'épuise alors en vains efforts pour exprimer son admiration, et cependant la manifestation de Dieu qui suivra sera encore plus éclatante et plus ineffable, et il en fut ainsi jusqu'à la fin de sa vie. Quelque chose de semblable se passe dans l'âme du mystique. C'est comme si le bon Dieu présentait d'abord à son serviteur un

aspect de sa divine excellence et puis le retirait en disant : « Ce n'est pas encore cela. » Puis un autre aspect, et encore un autre aspect, et encore un autre de plus en plus attrayant, que Dieu retire toujours en disant : « Non, non, ce n'est pas encore cela. » Et cependant à chacune de ces expériences successives, la perception de Dieu dans l'âme devient plus claire, plus évidente, plus pénétrante, plus délicieuse et en même temps plus inexprimable et moins facile à démontrer, précisément parce qu'elle est si intime. Elle se fraye un chemin caché jusque dans les profondeurs de la conscience intime, et rien ne saurait ébranler l'assurance dans laquelle se trouve cette âme, que Dieu est bien là, en elle ; et qu'elle est en contact avec Lui, sans le voir, et qu'il agit maintenant sur elle d'une façon tout à fait différente de celle

dont il avait coutume d'agir à son égard avant qu'elle commençât de vivre la vie mystique. Et voilà comment il faut comprendre que la connaissance mystique de Dieu est susceptible de recevoir des accroissements.

En fait, voici ce qui se passe : Dieu travaille ce précieux métal, l'âme mystique , molle et passive entre ses mains; il la vide d'elle-même, et pressant, pour ainsi dire, sur ses parois intérieures, il en agrandit sans mesure la capacité. Son premier soin a été de la rendre vide d'elle-même et de tout le créé, et par suite absolument pure, et maintenant il la rend de plus en plus spacieuse et il y fait irruption, et il en remplit toute l'étendue, tous les coins et recoins, de la plénitude de sa bonté divine. A chaque nouvelle expérience de la douceur de son Dieu, l'âme devient de plus en

plus capable de jouir de Lui. Chaque nouvel attouchement de Dieu la rend encore plus pure, plus affinée, plus proche de la divinité, plus alerte, plus capable de goûter combien le Seigneur est doux ; et en même temps elle devient plus confiante, plus familière, plus enfantine dans ses rapports avec ce Bien-Aimé entre tous les bien-aimés ; enfin plus morte à elle-même et au monde tout entier, et plus vive et plus sensible à la moindre touche du Saint-Esprit et plus prête à y répondre instantanément.

Voilà, en toute vérité, ce qu'il faut entendre lorsqu'on parle des accroissements de la connaissance mystique de Dieu.

CHAPITRE VI

CAUSES D'INSUCCÈS

Je me lèverai et j'irai à mon Père. (S. Luc, xv, 18.)

Comment se fait-il que, chez la plupart des chrétiens, la connaissance mystique de Dieu, cette connaissance qui vient par l'amour, demeure à l'état d'embryon, toute petite et à peine visible? D'où vient que nous ayons si peu de cette union intime, consciente, et de tous les instants avec Dieu, laquelle procède d'un véritable amour et fait la base de la vie mystique? A qui la faute? A Dieu, ou bien à nous-mêmes? Se pourrait-il, par hasard, que Dieu ait failli à nous

faire les avances nécessaires et à nous mettre amoureusement sur la voie ?

Non, certes ! Je prends sur moi d'affirmer que Dieu a fait à chacun de nous, à certaines époques de notre vie, des avances pleines d'amour, et que chacun de nous a goûté, à certaines heures, les délices surnaturelles que Dieu seul peut donner. Peut-être ce fut à l'époque de notre première communion, pendant la retraite préparatoire, le jour même, quelque temps encore après. A d'autres époques, de temps en temps, Dieu, pour nous allécher, nous a fait sentir la joie d'être unis à Lui, la douceur de sa conversation intime dans le secret du cœur.

Qui donc n'a pas eu de ces expériences spirituelles ? Et maintenant que nous y réfléchissons, ne sommes-nous pas convaincus qu'elles ont été les meilleurs moments de notre vie ?

Même Napoléon, au zénith de sa gloire, avouait à ses généraux étonnés que le jour le plus heureux de toute sa vie, si pleine d'enivrements et de succès, avait été sans contredit celui de sa première communion.

Nous avons donc tous eu réellement l'occasion de goûter à la connaissance mystique de Dieu, d'en savourer la douceur intime ; Dieu, avec un amour indicible, nous y a fait faire les premiers pas. Hélas ! peut-être n'y avons-nous fait, depuis ce temps, aucun progrès. Et pourquoi ?

Tout simplement parce que nous n'avons pas continué d'entretenir ce commerce intime avec Dieu auquel Il nous invitait. La faute en est à nous seuls.

Ce n'est pas assez de faire connaissance, en passant, avec une personne : si nous voulons arriver à

connaître cette personne intimement, il nous faut entretenir des relations avec elle. Vous rencontrez, je suppose, un homme pour la première fois; vous le voyez bien à votre aise et avez avec lui une agréable conversation : on peut dire que vous avez fait connaissance. Si vous le rencontrez le lendemain, vous le reconnaîtrez sans hésiter et il vous montrera par son attitude que vous n'êtes plus un étranger pour lui; vous pouvez entrer en conversation sur-le-champ. Aucune présentation ne sera nécessaire; vous n'aurez pas à faire de cérémonie. Mais si, après votre première rencontre et la conversation qui s'ensuivit, vous ne désirez pas, pour quelque raison que ce soit, entretenir de relation avec lui, si dans la suite vous évitez de le rencontrer; si, en passant par hasard près de lui dans la rue, vous vous

détournez ou vous affectez de ne point le voir pour ne pas avoir à lui parler, alors certes votre première introduction l'un à l'autre demeurera sans résultat. Le souvenir s'en effacera peu à peu avec le temps jusqu'à ce qu'il soit complètement oublié. Dans la suite, si l'on vient à mentionner devant vous le nom de cet homme, il est possible qu'il vous en coûte un effort pour vous le rappeler, et peut-être que le ressouvenir n'ira pas sans une pointe d'amertume : vous aurez l'impression que cet homme n'a pas agi à votre égard comme il aurait dû, à moins que peut-être, chose encore plus désagréable, vous ne soyez obligé de vous avouer à vous-même que ce qu'il y a eu de désobligeant a été votre fait.

Mais si, au contraire, après votre première rencontre avec cet homme,

vous le revoyez une fois, deux fois, dix fois, et avez avec lui de longues conversations pleines d'abandon et de cordialité; si vous cultivez avec soin son amitié et faites tout ce qui dépend de vous pour lui être agréable et que vous réussissiez à lui plaire; si enfin, de son côté, il met toute sa bonne volonté à se faire connaître et aimer de vous; s'il vous découvre son caractère sans contrainte ni déguisement; si, avec le laisser-aller d'une amitié vraie et profonde, il vous ouvre son cœur et vous fait voir jusque dans ses plus secrets replis : alors, oui, vous en viendrez à bien connaître votre ami. Et, s'il est bon, plus vous le connaîtrez et plus vous l'aimerez; et, de son côté, plus il verra que vous appréciez ses bonnes qualités, plus aussi il vous en saura gré et vous aimera : en sorte qu'on ne saurait dire jusqu'à quel

point de tendresse et de force, de douceur et de suavité, ira votre mutuelle affection.

Que s'il en va ainsi dans le commerce de l'indigente amitié humaine, combien plus en sera-t-il ainsi dans le commerce de l'amour divin! Plus vous désirerez de rencontrer Dieu et de converser avec lui dans le secret de votre cœur, et plus il se présentera à vous aimablement et se fera connaître; et, d'autre part, plus vous témoignerez que son commerce vous est agréable et plus aussi il vous aimera. C'est alors qu'il vous ouvrira les trésors de son cœur : il vous fera sentir les charmes merveilleux de sa Très Sainte Humanité et les infinies douceurs de sa Divinité. Il sera un miel à votre bouche, et vous, de votre côté, vous ferez ses délices. Ce sont là les expressions mêmes de saint Augustin, ce grand

amant de Dieu. Il dit que Dieu fait de nous son miel, et se fait le nôtre.

Son miel, ses délices!

D'ailleurs, Dieu n'a-t-il pas dit ces paroles : *Mes délices sont de me trouver avec les enfants des hommes* (Prov., VIII, 31). Et dans le Cantique des Cantiques, ch. V, v. 1, l'Époux céleste dit : *Je suis descendu à mon jardin ; j'y ai mangé mon miel tout en gâteau ; j'y ai bu mon vin et mon lait : mangez, amis, buvez, enivrez-vous, ô mes très chers.* Le miel dont il parle, c'est l'âme dans laquelle il prend ses délices ; le gâteau de cire qui contient ce miel, c'est le corps de l'homme, sa chair et ses sens, qui deviennent aussi la proie de l'amour divin et sont comme dévorés par lui. Le vin que Jésus boit avec le lait signifie les délices qu'il trouve dans la brûlante charité et la parfaite innocence de l'âme aimante; et il invite

son Père céleste et son Saint-Esprit, et aussi les anges bienheureux et tous les saints à venir partager ses délices dans cette âme : *Mangez, mes amis,* leur dit-il, *buvez, enivrez-vous, ô mes très chers !*

Telle est l'interprétation donnée par saint Bernard et d'autres Pères, de ce passage du livre le plus mystique des Saintes Écritures ; et par là nous voyons ce que devient une âme, fidèle à entretenir et à cultiver les premières relations d'amour qu'elle a eues avec Dieu et Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Eh bien donc, nous savons maintenant pourquoi la connaissance mystique de Dieu est restée en nous à l'état d'embryon, sans force, sans efficacité ; pourquoi elle n'a pas donné son fruit. Ce n'est point la faute de Dieu si elle s'est arrêtée court à son

début : c'est parce que nous n'avons pas continué à nous entretenir amoureusement avec Lui dans l'oraison. Je suppose bien que nous sommes en état de grâce, et fidèles à nos prières habituelles et à la fréquentation des sacrements; seulement nous n'avons pas ouvert notre âme toute grande du côté de Dieu, de manière que toutes nos affections s'élançassent impétueusement vers Lui, et que ses avances pleines d'amour ne rencontrassent en nous aucun obstacle. Cela étant, faut-il s'étonner que nous demeurions secs et sans saveur, étrangers à Dieu et ignorants de ses voies?

Mais faisons un pas de plus et demandons-nous : Pourquoi n'avons-nous pas continué nos premières relations secrètes avec Dieu dans l'intime de notre cœur? Ami lecteur, ce n'est

pas toujours par suite de légèreté d'esprit ou indifférence de cœur. De bonnes âmes s'arrêtent quelquefois sur le seuil de la connaissance mystique par le fait d'une erreur lamentable et parce que ce sujet de la vie mystique n'est pas assez connu.

Après les premières visites de Dieu qui l'avaient transportée de joie, il arrivera à une âme de se trouver soudain dans la sécheresse et l'obscurité. La voilà toute surprise et découragée. Il lui semble qu'elle s'est trompée, qu'elle n'aurait pas dû viser si haut et qu'elle n'est point appelée à la vie d'intimité avec Dieu ; et elle est tentée de tout abandonner. Et cela, à cause d'une période d'obscurité spirituelle qui est aussi naturelle et utile dans la vie surnaturelle que la succession du jour et de la nuit et l'ordre des saisons dans la vie physique du monde. Il faudrait

qu'il se trouvât alors, auprès de cette âme de bonne volonté, quelqu'un pour lui dire que tout va bien, et qu'elle ne s'est nullement trompée ; qu'elle n'a qu'à persévérer dans sa généreuse entreprise et que Dieu la visitera de nouveau en son temps et la remplira derechef de ses lumières et de ses consolations.

Il est vrai qu'il y a aussi une autre alternative, et qui se produit tout aussi souvent, ou même plus souvent que la précédente. C'est le cas de ceux qui reçoivent avec joie les premières visites de Dieu dans le secret de leur cœur, mais qui ne sont point disposés à faire le moindre effort pour entretenir ces relations d'amour avec Lui. Ames mercenaires, égoïstes et sans générosité, qui tournent le dos à Dieu dès qu'il cesse de leur donner douceur et consolations. Elles l'aiment

pour ce qu'elles attendent de Lui, et aussi longtemps qu'elles reçoivent quelque chose de Lui, et pas une minute de plus. Elles aiment non pas Dieu, mais ses dons.

Voilà un idéal de vie spirituelle bien peu relevé.

Peut-être qu'en y regardant de près, nous découvrirons que c'est le nôtre Alors il ne faut pas nous étonner que nous n'ayons pas encore dépassé le seuil de la connaisance mystique de Dieu.

Que faire?

Changer complètement de méthode. Nous mettre à la recherche de Dieu, nous forcer à penser à Lui, à sa divine présence en nous et partout; nous forcer à l'appeler, à lui donner rendez-vous; à lui adresser la parole et à l'attendre et à l'écouter; entrer enfin résolument dans la voie de l'amour. N'ayez crainte que Dieu

se tienne sur la réserve. Un homme auquel nous aurions fait subir nos dédains en agirait ainsi ; à nos nouvelles avances il pourrait répondre : « Quoi ! c'est vous?... Vous qui m'aviez si bien planté là ?... » Et il est fort possible que, dans l'amertume de son ressentiment, il nous dira les choses les plus désobligeantes, et enfin nous tournera le dos. Un homme est capable de cela ; mais notre Dieu plein d'amour n'agit pas de la sorte. Nous l'avons négligé, nous nous sommes détournés de Lui dans le passé : cela est bien assez malheureux et il ne faut pas qu'à cause de cela nous nous tenions en défiance à son égard. Allons droit à Lui : nous serons les bienvenus et, dans un délai plus ou moins long, Il répandra sur nous, tout de nouveau, le trésor de ses affections

L'histoire de l'Enfant Prodigue ne

s'applique pas seulement au retour des grands pécheurs vers Dieu, mais aussi, toute proportion gardée, au chrétien tiède et négligent qui s'est détourné des embrassements de son Père céleste dans la vie mystique, et a gaspillé toute une fortune de temps, de grâces spéciales et d'occasions de devenir un vrai saint. On s'occupait à paître les pourceaux de son amour-propre et de ses basses convoitises, cependant que l'on mourait de faim et que l'on était en haillons, au point de vue spirituel.

Disons donc enfin avec le Prodigue : *Je me lèverai et j'irai à mon Père,* et je ne quitterai plus jamais son aimable compagnie et je ne me lasserai plus jamais de m'entretenir avec Lui

Alors il y aura des chances que notre connaissance mystique de Dieu commence à prendre des accroissements.

CHAPITRE VII

COMMENT S'Y PRENDRE POUR RÉUSSIR

La voie des Justes ressemble à la lumière du jour, dont l'éclat va grandissant jusqu'au plein midi. (PROV. IV, 18.)

La première manière dont nous pouvons obtenir un accroissement de notre connaissance mystique de Dieu est, tout naturellement, le commerce direct avec Dieu, dans le secret du cœur.

Prolonger la conversation pleine d'amour, avec Lui, aussi longtemps que possible; tant que les occupations nécessaires ne viennent pas à l'encontre; tant que la faiblesse de notre pauvre nature ne succombe pas; tant

que durent la ferveur et l'attrait. Dans de tels moments de jouissance spirituelle, gardez-vous de vous détourner de Dieu pour vous entretenir avec les créatures.

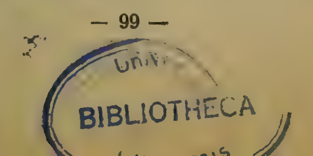
Ne dites point : Voilà ma demi-heure d'oraison terminée, je vais donc mettre fin à ce doux entretien avec mon Bien-aimé. Au contraire, si vous le pouvez, si rien ne vous en empêche, continuez, même en allant à vos autres occupations, en allant de çà et de là; continuez aussi longtemps qu'il plaira à Dieu de vous faire sentir sa présence et de vous faire goûter sa suavité. Restez, et le jour et la nuit, sans compter les heures, entre les bras et sur le cœur de Dieu. Que rien ne vous arrache à sa douce étreinte, si ce n'est sa sainte volonté, qui vous sera signifiée par la voix de l'obéissance, par quelque devoir qui

se présentera à remplir ou quelque acte de charité à faire. En dehors de cela, que rien ne vous détache de l'aimable entretien avec Dieu.

S'il plaisait à un roi de vous avoir à sa table près de lui et de vous honorer de sa conversation, et de vous régaler des mêmes aliments dont il se nourrit, est-ce que vous quitteriez sa compagnie pour celle des serviteurs de cuisine et des mendiants? Si vous trouviez à vos pieds tout un amas de pièces d'or et de pierres précieuses, est-ce que, au lieu de vous en saisir avec empressement, vous préféreriez vous amuser à recueillir des cailloux ou des jetons de vil métal? Si, mourant de soif, vous rencontriez une source d'eau vive, vous en détourneriez-vous pour aller boire dans une ornière quelques gouttes d'une eau stagnante et puante? Bien sûr que non!

Lorsque enfin la douce conversation avec le Bien-aimé se trouvera arrêtée (comme cela arrive de temps en temps pendant notre vie sur la terre), ne manquez pas de désirer et d'essayer de la renouer; soyez prêt à saisir la première occasion de le faire; veillez au moindre signe, au moindre mouvement intérieur de la grâce dans cette direction. En agissant ainsi, vous arriverez certainement à accroître votre connaissance mystique de Dieu.

Cependant, lors même que nous sommes tout à fait désireux de prolonger notre entretien avec Dieu dans le secret du cœur, il arrivera parfois que, en dépit de tous nos efforts, nous n'aurons point la consolation de rencontrer notre Bien-aimé. Nous savons bien qu'Il est encore là, dans notre cœur (Il y est toujours), et nous faisons effort pour entrer en con-



versation avec Lui ; mais il nous est impossible de rien produire du fond de notre indigence, et il ne nous est pas donné d'entendre une seule parole de Lui. Il survient en nous une saison de sécheresse spirituelle qui dure quelquefois assez longtemps. Pendant ce temps le bon Dieu nous cache son aimable visage, ne fait plus entendre comme autrefois sa douce voix, ne nous fait point goûter les délices que nous avons connues. Que faire alors ?

Que faire ?

Tout d'abord ne point cesser de l'aimer autant dans la sécheresse que dans l'abondance et ne point cesser de le bénir. Aller, répétant avec Job : *Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout ôté, que son saint nom soit béni!* (Job, I, 24.) Et cependant faire tous nos efforts pour accroître notre connaissance de Dieu,

et, à cette fin, avoir recours aux Saintes Écritures.

Comme une personne qui se trouve privée de la présence d'un ami très cher, et se met à lire et à relire les lettres de cet ami, et y découvre avec joie mille traits qu'elle n'avait pas tout d'abord remarqués, et acquiert ainsi une connaissance plus intime de l'ami absent : ainsi, par la patience et la consolation des Écritures, *per patientiam et consolationem Scripturarum* (Rom., xv, 4), en lisant et en relisant avec attention et amour les Saints Évangiles et autres livres des Ecritures, nous augmenterons notre connaissance mystique de Dieu. Bien entendu, il faut faire cette lecture, non pour acquérir une science humaine des Écritures, ou pour satisfaire notre curiosité, mais pour les seules fins de l'amour.

On peut toujours en agir de la sorte,

alors même que l'on est obligé d'étudier les Écritures au simple point de vue professionnel, comme, par exemple, quand on est élève de théologie et que l'on prépare un examen, ou lorsqu'un professeur prépare son cours, ou un prêtre son sermon. Que vous soyez prêtre, ou aspirant au sacerdoce, ou simple fidèle, ne prenez jamais en main les Saintes Écritures sans un ardent désir d'en extraire quelques paillettes d'or de la connaissance mystique de Dieu ; et soyez assuré qu'en agissant ainsi vous y découvrirez des trésors cachés, et vous amasserez une fortune fabuleuse

Là, Dieu se décrit Lui-même ; et Il le fait dans notre langue, en se servant de lettres et de syllabes, en employant nos pensées et nos tournures de phrases : tout cela, par amour pour nous, à seule fin de s'adapter à notre

petitesse comme un père, comme une mère, qui se font petits avec leur jeune enfant, et se mettent à balbutier et à babiller à sa manière enfantine.

En même temps, vos expériences précédentes de la vie mystique, les entretiens pleins d'amour que vous aurez déjà eus avec Dieu, serviront à jeter une vive lumière sur des textes des Écritures qui, autrement, ne vous eussent point frappé du tout. Comme aussi, d'autre part, les paroles mêmes de Dieu dans les Écritures jetteront à leur tour une lumière inattendue sur ses voies à votre égard et vous feront mieux comprendre ce qu'Il attend de vous ou opère en vous.

Voilà donc une nouvelle manière d'accroître notre connaissance mystique de Dieu, dans les temps où nous ne réussissons pas à entrer en rapports directs avec Lui.

Il reste une dernière manière.

Vous voulez augmenter votre connaissance de Dieu? C'est bien simple : allez à ceux qui peuvent vous parler de Lui. Il y a d'abord ses ouvrages. Cherchez Dieu dans le spectacle de la nature. Contemplez avec amour la magnificence qu'Il déploie dans cet univers visible. Admirez la splendeur de la lumière pendant le jour, et le firmament étoilé pendant la nuit. Jetez un regard intelligent sur la face de la terre et sur celle des eaux, soit des fleuves et des lacs, soit de l'Océan ; considérez les mille formes de vie et de mouvement, de lumière, de joie et de beauté qui s'y trouvent : ce sont là ses témoins.

Dites-leur : « Oh ! parlez-moi de Lui ! dites-moi tout ce que vous pouvez de mon Bien-aimé ; car : *Les cieux proclament la gloire de Dieu, et le fir-*

mament fait voir la splendeur de ses œuvres. » (Ps. XIX, I.) Les petits oiseaux ne s'arrêtent pas de chanter ses louanges, et la plus humble fleur des champs, vêtue plus magnifiquement que Salomon dans toute sa gloire, nous fait connaître l'aimable providence du Père qui est dans les cieux. Il n'est pas jusqu'aux pierres du torrent qui ne prennent une voix pour acclamer le Dieu qui les a créées.

Le mystique entend ce grand concert des créatures, et sa connaissance et son amour de Dieu y gagnent en intensité et en profondeur. Un Père du désert avait coutume, en passant à travers la campagne, de toucher doucement de son bâton les fleurs du chemin, en leur disant : « Ah! taisez-vous; comme vous me couvrez de confusion en me redisant les excès de l'amour de Dieu pour nous! »

Et puis, il y a ceux qui le connaissent intimement et peuvent nous parler de Lui dans notre langage humain : je veux dire ses serviteurs et ses amis, les Saints. Dans les temps de sécheresse, le mystique relit ce que les Saints ont écrit de Dieu. O mes amis, lisons les ouvrages des Saints : leur vie d'abord (c'est leur plus bel ouvrage) et puis les livres qu'ils nous ont laissés sur la vie spirituelle. Donnez la préférence à ceux auxquels l'Église a conféré des titres de noblesse, en mettant devant leurs noms un B. ou une S. Ce sont les gradés de la vie mystique, ils ont leurs diplômes; ils sont sortis premiers aux concours; ils ont passé tous les examens et sont proclamés lauréats. Dans leurs livres sur le sujet de la connaissance de Dieu, ils nous parlent avec une sincérité, et une simplicité, et une autorité

que les savants de science humaine ne sauraient atteindre. Ils connaissent ce dont ils parlent, car ils en ont fait l'expérience.

Écoutez les paroles de saint Jean dans sa première Épitre canonique : *Celui qui était dès le commencement, et que nous avons entendu et que nous avons vu de nos yeux, que nous avons contemplé et que nos mains ont touché, le Verbe de vie, c'est Lui dont nous venons vous entretenir.* (I Jean, I, I.)

C'est à peine si les Saints, en écrivant sur les matières de la vie mystique, auraient à changer ces expressions de saint Jean. Et quant à leur vie, elle est une démonstration palpitante de la manière dont on peut sans cesse s'entretenir avec Dieu ; de la manière dont Dieu les prévient de ses bénédictions et dont ils y correspondent. Ainsi pouvons-nous, en leur

compagnie, arriver à mieux connaître Dieu et les voies de Dieu. C'est une manière indirecte, il est vrai, mais très précieuse, de faire progrès dans la connaissance mystique.

En se servant tour à tour, suivant l'inspiration de la grâce et les circonstances, de ces diverses méthodes pour avancer dans la connaissance, le véritable serviteur de Dieu ne se trouvera jamais déconcerté ni arrêté.

Alors nous verrons enfin se réaliser pour nous ces belles paroles de Salomon : *La voie du juste ressemble à la lumière du jour, dont l'éclat va grandissant jusqu'au plein midi* (Prov. iv, 16). Le plein midi de la parfaite connaissance mystique de Dieu sur la terre, en attendant cette lumière encore plus absolument parfaite de la vision béatifique dans le ciel.

CHAPITRE VIII

LE DERNIER MOT SUR CE SUJET

Dieu est amour. (S. Jean, iv, 16.)

Saint Thomas d'Aquin, dans sa jeunesse, demandait avec insistance à ses maîtres de lui résoudre cette question : « Qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-il en lui-même ? » A cette question, la raison humaine essaye bien de donner quelque espèce de solution; mais après beaucoup de tâtonnements elle est forcée d'avouer humblement : Je ne sais pas. Je n'ai point vu Dieu en lui-même, je n'ai vu que quelques traits de son visage, obscurément réfléchis dans le miroir de la création : je ne

puis concevoir ce qu'il est en lui-même. Comment, par conséquent, me serait-il possible de le définir dans les termes du langage humain ? »

Même lorsque notre raison avance que Dieu est la Cause première, qu'il est le Créateur du ciel et de la terre, qu'il est pur Esprit, cela ne nous dit pas quel il est en lui-même. Le démon aussi est pur esprit.

Alors nous nous tournons du côté de la foi, et ici, par ce mot, nous entendons la foi chrétienne et catholique, et nous la supplions de nous faire savoir ce que Dieu est en lui-même. Et la foi a une réponse toute prête . « Dieu est la sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, trois personnes dans une seule essence divine. » Et la foi est très sûre que sa réponse est la vraie, parce qu'elle a été dictée par Dieu lui-même. Mais encore, en

dépit de ce fait, la foi ne comprend pas ce qu'elle confesse ainsi tout haut, car c'est un mystère et le plus grand de tous les mystères. La foi ne fait que redire, avec la docilité d'un enfant répétant une leçon, les paroles qu'elle a apprises; mais, comme souvent les enfants avec leur leçon, elle n'en saisit pas très bien le sens. En sorte que même la foi ne reçoit pas une réponse satisfaisante à cette question : Qu'est-ce que Dieu? Même la foi n'arrive pas à connaître ce que Dieu est en lui-même.

L'amour se présente à son tour. C'est lui surtout qui brûle de savoir ce que Dieu est. Dans son empressement, il dépasse et laisse bien vite de côté tous les objets visibles et invisibles du monde créé, car il sait qu'ils n'ont point la réponse à sa question. Il reçoit avec joie la réponse de la foi

et il en prend note, et cependant elle ne le satisfait pas ; alors sans regarder, sans voir, car les yeux ne servent ici de rien, il pousse audacieusement en avant vers l'objet de son brûlant désir, et il l'atteint, car cet objet s'offre à sa rencontre. Quand Dieu voit une âme aimante se mettre à sa recherche, il vient à elle. N'a-t-il pas dit : *Cherchez et vous trouverez?*

A cette rencontre bienheureuse, l'amour tout hors de lui se saisit de son objet sans le voir, puisque telle est la condition de notre vie présente que nous ne pouvons voir Dieu, et il lui arrache son secret : « Dites-moi, oh ! dites-moi ce que vous êtes en vous-même? » La réponse ne se fait pas attendre. Du plus profond de l'être divin, ému pour ainsi dire par le saint désir de sa créature, il lui dit ce qu'Il est, non dans les termes d'un langage articulé,

mais par une impression brûlante de sa divine substance sur la substance de cette âme. Dieu fait sentir au mystique ce qu'Il est, à savoir « Charité ». *Deus charitas est.*

Voilà donc la réponse.

L'amour, maintenant, sait ce que Dieu est ; il en a fait l'expérience. Comme Jacob luttant avec l'Ange, il a eu la hardiesse de demander *Quel est ton nom?* et il a provoqué une réponse plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants.

La pauvre âme, désormais blessée au vif par l'attouchement divin, voit bien qu'elle ne pourra plus avancer sur le chemin de la vie d'un pas égal comme auparavant. Elle s'en va, boiteuse et chancelante, comme une personne ivre ou qui s'est fait mal, et c'est bien vrai qu'elle est ivre et qu'elle a mal : ivre des délices, du parfum, de la joie sub-

stantielle de connaître que « Dieu est charité », et souffrant et gémissant sous le poids de l'immense révélation d'un éclat si intolérable à sa faiblesse.

Le mystique s'avance donc d'un pas inégal, répétant en lui-même et criant au monde entier : *Dieu est charité ! Dieu est charité !* Deus charitas est ! *Dieu est tout amour.* Et le monde prend cet homme en pitié; il le croit fou. Est-ce que tous les Saints, les uns après les autres, et leur divin Maître tout le premier, n'ont point passé pour fous aux yeux du monde?

Mais, me direz-vous, où est ici la nouveauté? Ne savions-nous pas déjà cela, que Dieu est charité? Nous l'avons lu dans saint Jean ; nous pouvons citer le chapitre et le verset de sa première Épître où cela se rencontre. Un écrivain, comme l'Anglais

Macaulay, dirait que : « Le premier écolier venu peut donner cette réponse. » Quelle différence, par conséquent, y a-t-il entre notre connaissance et celle du mystique?

Ah ! mon savant ami, la différence est grande : elle consiste en ce que, pour l'homme qui n'est que théologien et rien plus, cette proposition *Dieu est charité* est tout simplement un article de foi abstraite, tandis que pour le mystique c'est un fait, un fait vivant et palpitant; un fait resplendissant et d'une ardeur dévorante comme celle du soleil à son midi, au milieu du firmament; un fait qui se fait sentir à lui, qui l'enveloppe et le pénètre tout entier, dans son corps et dans son âme ; un fait d'expérience personnelle aussi indubitable que celle que nous avons de la chaleur et de l'éclat du soleil par un beau jour d'été.

N'importe qui peut certainement lire dans les Saintes Écritures cette formule *Dieu est charité*, et la répéter à satiété, ou en donner un savant commentaire, sans qu'elle cesse d'être pour cela une pure formule qui ne fasse aucune impression sur lui. C'est déjà une lumière sans doute, mais faible et froide comme la lumière des lointaines étoiles, et non pas puissante comme celle du soleil qui rayonne en même temps la chaleur Ces mots *Dieu est charité* peuvent laisser le philosophe, le théologien, tout à fait froid et sans amour, peut-être même très négligent ou enfin même dans l'état de péché mortel; tandis qu'ils ont le don d'échauffer et d'enflammer le véritable serviteur de Dieu.

Un homme, actuellement mourant de froid, pourrait, s'il est doué de

l'esprit scientifique, observer avec soin et décrire minutieusement comment le feu a la propriété de brûler. D'autre part, un pauvre morceau de charbon jeté dans la fournaise ne peut rien dire du tout, rien décrire; il fait mieux : il se laisse saisir par la flamme, il brûle. Ainsi il montre en lui-même, et aussi par son action sur ce qui l'approche, comme quoi la propriété du feu, c'est de brûler. Le mystique en agit de même. Il se peut qu'il ne soit pas capable de rendre compte de ce qu'il éprouve dans son contact avec Dieu. Qu'importe! Il perçoit d'une manière si vive et par un procédé si intense que Dieu est amour, qu'il en est lui-même tout enflammé d'amour. Cette connaissance expérimentale que Dieu est amour semble transformer le mystique en la substance même de l'amour que Dieu est.

Et voilà la plus grande preuve de la réalité de cette espèce de connaissance de Dieu que nous appelons mystique, et de son exemption de toute illusion : elle porte l'amour jusqu'à sa plus haute puissance. Toute la conduite de l'homme saint ou du mystique (souvenons-nous que ces deux termes se valent), toute la conduite du vrai serviteur de Dieu proclame ce grand fait que Dieu est amour, tout comme la conduite, pour ainsi dire, du charbon dans la fournaise proclame que le feu est bien certainement un élément qui brûle et qui consume.

Toute la conduite du mystique, son indignation contre lui-même pour ce qui reste en lui du vieil Adam, son indifférence à l'égard de tout le créé, excepté en tant qu'il a quelque rapport à l'amour de Dieu ; sa fuite du monde et sa recherche constante de Dieu, son attention

pleine de sollicitude à la présence de son Bien-aimé, sa joie à lui parler ou à s'en entretenir, tout proclame que le mystique a une perception vive et vitale de Dieu sous cet aspect le plus ravissant de tous, que Dieu est charité. Tout nous démontre que le mystique a réellement trouvé la réponse juste à sa question : « Qu'est-ce que Dieu? » Il l'a trouvée dans la formule concise et brûlante : Dieu est charité. Ce n'est pas dans les livres qu'il l'a trouvée, non pas même dans les Saintes Écritures ou les ouvrages des plus sublimes et des plus profonds théologiens, mais dans son propre cœur, et par son expérience personnelle.

Oui, les choses se passent ainsi dans le mystique, dans l'homme saint, dans le vrai serviteur de Dieu, qu'il soit d'ailleurs savant ou qu'il soit sans lettres.

Quels que soient ses dons ou ses limitations au point de vue purement naturel, le mystique éprouve et sent en lui-même, par un contact immédiat avec Dieu, que Dieu est amour, tout amour, rien qu'amour, l'amour en trois personnes. Il éprouve par lui-même et se rend parfaitement compte que cet Océan infini d'amour que Dieu est nous environne et nous presse de toute part, afin de pénétrer dans nos cœurs et de les rendre divinement heureux. Il se rend parfaitement compte, et par une expérience personnelle, que Dieu est un brillant soleil d'amour, dans la chaude et vibrante lumière duquel tous les êtres du monde, anges, hommes, créatures inférieures, animées et inanimées, prennent leurs ébats, comme les atômes et les infiniment petits dans la vibrante lumière d'un rayon de soleil.

Il perçoit dans toute sa force ce fait que Dieu est l'amour substantiel, le seul amour digne de ravir les hommes et les Anges, le seul capable de combler l'immense capacité d'aimer et l'insatiable désir d'être aimé qui nous tourmente, en un mot le seul amour qui puisse satisfaire notre cœur.

Peu importe d'ailleurs qu'il soit savant ou ignorant. Toutefois, si le mystique est en même temps un savant homme et que, par inclination, ou mieux par le mouvement du Saint-Esprit, il se sente porté à écrire sur ce sujet de la connaissance de Dieu par l'amour, alors ce n'en est que mieux. Alors on verra paraître des ouvrages comme les CONFESSIONS de saint Augustin, les SERMONS de saint Bernard sur le Cantique des Cantiques, le troisième livre de L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, la VIVE FLAMME

D'AMOUR de saint Jean de La Croix, le TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU, de saint François de Sales, pour ne nommer que ceux-là.

C'est le mystique, lorsqu'il est en outre orné du don de la science et du génie, qui peut discerner et nous montrer comme pas un l'amour de Dieu dans toutes les pages de la Sainte Écriture, dans tous les mystères de la Religion, dans tous les événements de l'histoire, dans toutes les circonstances de sa propre vie ou de celles des autres, précisément parce que l'amour que Dieu est en Lui-même a élu domicile au centre de son âme et jette ses vives clartés sur elle et sur tout ce qu'elle regarde. Le monde entier à ses yeux est baigné de la lumière divine.

Ainsi donc nous avons la réponse à la grande question : « Qu'est-ce que Dieu ? »

Dieu, c'est l'Amour !

Voilà le dernier mot sur Dieu, pour le temps et pour l'éternité.

Tout ce qui peut être dit de Lui revient à cela. Si je dis : Dieu est bon, Dieu est vie, Dieu est lumière, Dieu est le créateur du ciel et de la terre, Dieu est notre Père qui est dans les Cieux, Dieu nous a donné son Fils unique, Il nous communique son Saint-Esprit : ce sont là autant de variantes de ce thème unique : Dieu est Amour.

Lorsque, après notre mort, nous arriverons à la vision béatifique du paradis, alors il nous sera donné de voir que d'être l'ineffable Trinité, d'être Père et Fils et Saint-Esprit, est une loi de l'amour substantiel que Dieu est. C'est alors que nous serons enfin tout enflammés de l'amour de Dieu et pour à tout jamais !

DEUXIÈME PARTIE

L'APPLICATION

ÉLÉVATIONS

SUR LE

"PATER NOSTER"

PREMIÈRE ÉLÉVATION

LA GRANDE FORMULE D'ORAISON

La grande formule de l'oraison c'est le *Notre Père*. Le grand Maître de la Théologie mystique, Notre-Seigneur, nous l'a enseigné. Avec un amour très tendre, il nous apprend à former en bégayant les premières paroles de nos rapports avec Dieu, comme une mère apprend à son cher petit enfant ses premiers mots. *Sic ergo vos ora-*

bitis : Voici comment vous ferez oraison : répétez : *Notre Père qui êtes aux Cieux*. N'avait-il pas dit auparavant qu'il faut que nous redevenions petits enfants? Nul ne dira bien cette divine prière, nul ne deviendra un homme d'oraison, nul n'entrera dans ce royaume de la Théologie mystique, qu'il ne redevienne, par l'humilité de l'esprit et la pureté du cœur, un petit enfant. O notre Père qui êtes aux Cieux ; ô notre cher Seigneur Jésus, Verbe du Père, qui vous êtes fait chair et résidez dans la sainte Eucharistie ; ô cher Saint-Esprit, Esprit du Père céleste et de Notre-Seigneur, Esprit d'amour qui daignez habiter en nous comme dans vos temples ; ô Trinité chérie ; ô un seul Dieu en trois personnes, *que votre nom soit sanctifié*.

Mais quelle joie de vous dire, ô mon Dieu : *Notre Père! Notre*, c'est-à-

dire Père de Jésus et de moi. Père de Jésus et de Marie et de moi. Père des saints Anges et de tous les hommes; car en vous, ô Père céleste, Anges et hommes sont frères; en vous, ô Père des miséricordes, en vous (quelle consolation pour moi!) Saints et pécheurs sont frères. Il n'y a que les grands excommuniés, les habitants de l'enfer, qui ne fassent plus partie de la famille : oh! les malheureux! Ils s'en sont retranchés eux-mêmes pour jamais, et Dieu n'a fait qu'ajouter sa sanction souveraine à ce que, dans l'exercice de leur libre arbitre, avec une malice inexpiable, ils ont eux-mêmes décidé.

Le *Notre Père,* c'est la grande antienne de l'Église universelle.

Dans l'Office divin, une antienne est placée avant et après un psaume.

Quelquefois, avant le psaume, elle n'est que commencée, et n'est chantée dans son entier qu'après. Quelques antiennes même, dans la synagogue et au moyen-âge, étaient répétées à chaque verset du psaume. Or voilà notre antienne, **le Pater noster,** et nous chantons et nous gémissons le psaume de notre pauvre vie. Répétons-la donc cette antienne après chaque verset et ne cessons de soupirer après le moment où, le triste et dolent psaume de la vie présente étant terminé, nous irons joindre notre voix au grand chorus des Anges et des Saints et répéter triomphalement la première partie de l'Oraison Dominicale au pied du trône même de notre Père céleste.

Que faut-il?

Cela; le *Pater;* les sept demandes du *Notre Père.*

Non, il ne faut pas autre chose que l'accomplissement de ce programme tout divin.

Il faut que le nom du bon Dieu soit connu, aimé, célébré. *Père,* dit Notre-Seigneur, *j'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez donnés du milieu du monde* (Jean, XVII, 16).

Que faut-il encore?

L'établissement du règne de Dieu. Ce n'est pas assez que cette poignée d'adorateurs, douze apôtres, soixante-douze disciples. Ce n'est pas assez que ce petit troupeau de fidèles adorateurs répandus à présent par toute la terre, dispersés, perdus pour ainsi dire au milieu de la masse des autres hommes, infidèles, idolâtres, mondains, hérétiques, pécheurs. Dieu veut que tous les hommes soient sauvés, que tous viennent à sa connaissance et à son amour. Dieu veut régner sur toutes les

intelligences et sur toutes les volontés : c'est son droit souverain. Oh ! qu'il en soit donc ainsi ! Oui, qu'il en soit ainsi ! *Que votre règne arrive !*

Il faut nous y employer de toutes nos forces ; que ce soit là le but de toute notre vie, de toutes nos entreprises, de toutes nos actions, comme il en est ainsi de la part des Anges bienheureux, ce que nous déclare la demande suivante :

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Et quelle autre chose pourrait bien être faite avantageusement sur la terre que la volonté de Dieu ?

Quelle autre chose ?

La volonté de l'homme ? Quand elle n'a pas Dieu pour but, elle tend au néant. Et en dehors de la volonté de l'homme, que reste-t-il ? Il reste la volonté du démon. Et quelle est la

volonté du démon? C'est que nous devenions tous comme lui, des révoltés, des maudits. Oh! que cela ne soit pas! Père, Père, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra* (I Thess, IV, 3) : *Voici la volonté de Dieu* sur vous, *que vous deveniez des saints*. Sanctificatio vestra, glorificatio vestra, beatificatio vestra : votre sanctification en vue de votre future glorification et béatitude éternelle.

Que faut-il de plus?

Rien. Cependant il y a encore d'autres demandes qui suivent celle-là. C'est vrai, mais elles n'en sont que des variantes : variantes bien intéressantes, bien douces, puisqu'elles nous regardent directement, puisqu'elles nous avertissent en détail de ce qui est la volonté de Dieu à notre égard, de ce qu'il nous faut et qu'Il veut nous donner

Que faut-il donc pour nous?

Il faut ceci. D'abord que nous limitions notre prévoyance et notre sollicitude à aujourd'hui, *hodie;* et que tous les jours nous ayons l'humilité de demander ce dont nous avons besoin. Modération dans les désirs et persévérance dans la prière, double leçon qui nous est inculquée admirablement par ce petit mot « *hodie* ».

Or de quoi avons-nous besoin aujourd'hui?

D'abord, de pain. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. On ne demande pas la santé ni la richesse, ni une vie prolongée, ni les honneurs, ni les succès de ce monde. On ne demande pas des hors-d'œuvre, des fruits, des friandises.

On demande ce que le mendiant implore à la porte du riche : un morceau de pain. Il s'attend bien à rece-

voir autre chose avec; mais enfin il ne demande que cela. D'abord du pain.

Dieu veut bien que nous songions à nos nécessités de l'âme et du corps, à la satisfaction de nos appétits légitimes, avant même que nous rappelions le souvenir amer de nos péchés.

Mais cela, il le faut aussi, tous les jours.

Tous les jours il faut renouveler notre douleur d'avoir offensé un Dieu si bon. Et puis il ne faut pas nous tenir en assurance sur les péchés pardonnés. Qui peut dire s'il est digne de haine ou d'amour? A moins d'une révélation spéciale de Dieu, aucun d'entre nous ne sait cela... Il convient donc, il est absolument nécessaire, que nous redisions sans cesse, avec une ardeur de désirs de plus en plus grande : *Pardonnez-nous nos offenses.*

Et comme nous sommes tous frères, tous enfants de ce Père céleste, tous les fils de la famille ; comme, par conséquent, la bienveillance mutuelle, la bonne harmonie, la dilection fraternelle doivent régner inviolablement parmi nous, Notre-Seigneur met sur nos lèvres la condition à laquelle ce pardon de nos péchés nous sera accordé. **Pardonnez vous-mêmes et il vous sera pardonné.** *Notre Père, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*

Après les péchés qui appartiennent à la triste histoire de notre passé, nous tournons les yeux vers l'avenir.

Des yeux pleins de crainte : n'avons-nous pas fait l'expérience de notre faiblesse devant les tentations? Oh! ces tentations! ces embûches! ces surprises de l'ennemi ! Que ce soit le

démon, ou le monde, ou le pire de tous, nous-mêmes : Dieu! quels dangers de toutes parts! Je tremble. Me sauverai-je enfin, même après le pardon de mes péchés passés? Tous les dangers sont-ils finis? Ah! qu'il s'en faut. Voilà ces tentations qui m'attendent, noir bataillon d'ennemis encore cachés, mais que je sens tout autour de moi, qui me guettent, qui ne dorment jamais. Mon Dieu, soyez avec moi! Mon Père céleste, ne m'abandonnez pas un seul instant! Tous les beaux psaumes de David, invoquant d'une manière si pressante l'aide du Seigneur, servent de commentaire à cette demande : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation.*

Enfin cette admirable formule nous indique ce qu'il faut pour couronner toutes les bontés du Seigneur. Pour

cela que faut-il? Qu'il nous délivre du mal. La mort est une délivrance : elle nous délivre du mal de la vie présente, imparfaite et pécheresse. La persévérance finale est une délivrance : elle nous délivre du danger de ne plus jamais perdre la grâce. Le ciel est une délivrance : d'un seul coup, il nous délivre de toutes nos misères et pour jamais. Mais encore, dans cette pétition modeste *Délivrez-nous du mal,* — pétition presque négative dans sa forme, — il y a plus, il y a tout le don que Dieu fait de Lui-même à l'âme bienheureuse. *Je serai moi-même ta récompense excessivement grande,* dit Dieu à Abraham. Il y a toutes les joies de la vie éternelle. Pourquoi Notre-Seigneur ne l'a-t-il pas mis en termes plus explicites? Peut-être pour nous ménager le plaisir de trouver cela nous-mêmes.

Mon âme, quelle joie lorsque nous arriverons enfin au paradis! L'entrave est brisée et nous *voilà libres* : *Laqueus contritus est et nos liberati sumus.* (Ps. CXXIII, v. 6.)

Libres!

De la pesanteur de la chair, de la tyrannie des sens, du contact avec les ennemis de Dieu, de la souillure du péché, de la dette envers la justice divine, de toute crainte et de toute illusion, de toute ignorance, de toute défaillance, délivrés à jamais.

Et au lieu de ces choses : la vie, la possession, la familiarité de notre cher Père céleste, au milieu de sa grande famille d'Anges et de Saints bienheureux.

Oh! délivrez-nous du mal; délivrez-nous du mal et donnez-nous tout bien. Cher Père céleste, n'avez-vous pas dit à l'un de vos serviteurs : *Viens et je te*

montrerai tout bien (Ex. XXXIII, 19) en me montrant moi-même à toi? Eh bien! je viens, je viens, je viens; oh! que rien ne me retarde! Montrez-vous à votre pauvre serviteur.

DEUXIÈME ÉLÉVATION

LE *PATER NOSTER* DE L'AMOUR

O Amour, ô Dieu, ô Trinité chérie ! Amour, Amour, Amour, *que votre nom soit sanctifié,* soit célébré, soit glorifié !

O Amour, *que votre règne arrive.*

Le règne de l'amour, mon âme, quoi de plus désirable ? En ce moment, sur la terre, c'est le règne de la froideur, de l'indifférence, de l'ingratitude, d'un égoïsme sauvage, des dissensions, des mépris, des haines.

Tout cela, remplacé par le règne de Dieu qui est charité : quel paradis deviendrait notre pauvre terre !

O Amour, *que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.*

Quelle peut bien être la volonté de l'amour, sinon d'aimer et d'être aimé? Et quoi de plus doux que cela : aimer et être aimé ; se laisser aimer ; se laisser faire à l'amour, et puis y correspondre activement et avec ferveur. Ah! ne mettons de notre part aucun obstacle à ce que Dieu nous aime, et élançons-nous dans l'amour de Dieu, de toutes les forces de notre être.

O Amour, *donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.*

Le pain de l'amour, c'est l'amour même. L'amour ne saurait nourrir ses enfants d'amour d'un autre pain que lui-même. Il nous sert donc cet aliment merveilleux sous diverses formes : sous celle de sa divine parole, sous celle des sacrements et de la grâce, sous

celle tout spécialement de sa divine Eucharistie. Ah ! Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain, et donnez-nous de le recevoir toujours avec le respect d'amour et la tendresse d'amour qui conviennent.

O Amour, *pardonnez-nous nos offenses.*

Je le veux bien, répond l'Amour, mais sous la condition expresse de l'amour. C'est une des prérogatives, une des fonctions de l'amour de pardonner : je l'exercerai, cette fonction, à votre égard, mais à condition que vous l'exercerez aussi à l'égard de vos frères. En cela je montre doublement que je suis bien en effet l'Amour

O Amour, je le reconnais et j'acquiesce à votre loi d'amour. J'aime, je pardonne, je pardonne de tout mon cœur, à tous, à chacun, sans excep-

tion, sans restriction et sans arrière-pensée. Voilà qui est fait, et j'en suis aise.

Pour ne pas être moi-même excommunié de l'amour, je n'excommunie personne de l'amour : personne, personne, si ce n'est les démons et les damnés, les malheureux! parce qu'ils se sont excommuniés eux-mêmes de l'amour, pour jamais.

O Amour, *ne nous laissez pas succomber à la tentation.*

Ne nous laissez pas retomber dans le péché, qui est la négation de l'amour, qui en est la trahison.

O Amour, *délivrez-nous du mal.*

Mais qu'est-ce que le mal aux yeux de l'amour?

La souffrance, par exemple, est-elle toujours un mal, et deman-

dons-nous d'en être délivrés? Non, la souffrance n'est pas un mal, elle peut même être un très grand bien ; et puis, il y a la souffrance d'amour. Ah! de cette souffrance je ne demande pas à être délivré durant mon pèlerinage.

Le mal, c'est la tiédeur.

O Amour, délivrez-nous de ce mal

O Amour, pénétrez-nous de plus en plus de vos divines ardeurs, jusqu'à ce qu'enfin nous soyons ravis sur vos ailes de feu au ciel, et tout engloutis dans la fournaise ardente de l'amour que vous êtes, ô Dieu, ô aimable Trinité, ô Père, Fils et Saint-Esprit. Amen

NOTA. Ah! je ne suis pas content de cette pauvre élévation. Mais que faire? La parole se refuse à rendre les élans du cœur. Ce misérable instrument se dérobe ou résiste à la touche brûlante de l'Esprit.

TROISIÈME ÉLÉVATION

LE *PATER NOSTER* DU SAINT SACRIFICE

Notre Père, qui êtes aux cieux.

Dieu Trinité !

Que votre nom soit sanctifié par l'hommage du saint sacrifice du corps et du sang de Notre-Seigneur et de tout ce que nous sommes, unis à lui dans les liens du plus fervent amour.

Que votre règne arrive par la vertu de ce divin sacrifice et de la communion fréquente de tous les fidèles au corps et au sang de ce bien-aimé Seigneur.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel par l'union de tous les fidèles et leur consommation dans la charité; leur union, dis-je, entre eux et Notre-Seigneur Jésus-Christ au très saint sacrifice, et leur obéissance avec Lui jusqu'à la mort et, s'il le faut, à la mort de la croix.

Mais cela ne se peut faire par nous, faibles enfants, sans une force toute divine qui nous soit donnée d'en haut.

Donnez-nous donc, ô Père céleste, *notre pain quotidien*, la chair et le sang de votre aimable Fils, dans la sainte communion.

Pardonnez-nous nos offenses, par les mérites et l'intercession toute-puissante de votre cher Fils au Calvaire et au saint sacrifice de la Messe, et

pendant les longues heures de sa mystérieuse solitude (si je puis ainsi dire) au très saint Sacrement dans nos tabernacles. O Père, détournez vos regards de mes péchés et *jetez les yeux sur le visage de votre Christ* (Ps. LXXXIII, 10). Écoutez-le, clamant du haut de la Croix et sur nos autels : *Pater, dimitte illis! Père, pardonnez-leur!* (Luc, XXIII, 34.)

Je le veux bien, répond le Seigneur Dieu. Pardonner pour l'amour de mon bien-aimé Fils est le plus ardent désir de mon cœur. Cependant, ce cher Fils y a mis lui-même la condition : il faut que vous aussi vous pardonniez. *Dimittite et dimittemini* (LUC, VI, 37). Remettez et il vous sera remis; pardonnez et l'on vous pardonnera.

Mais, ô mon Dieu, il est si dur, si difficile à nous, pauvres enfants, esclaves de nos émotions, de pardonner

un affront, d'aimer un ennemi. Hélas! hélas! comment ferai-je pour arracher de mon cœur ce ressentiment profond, cette haine invétérée?

Demande-moi ma grâce : elle seule peut te rendre capable d'un si héroïque effort; oui, héroïque, le mot n'est pas de trop. Et puis, contemple ton Seigneur lui-même; lui, Dieu, si horriblement maltraité et outragé pendant sa passion, et pardonnant, et priant pour tous ses ennemis et ses bourreaux.

Contemple-le au très saint Sacrement, si délaissé, si outragé, et cependant toujours prêt à pardonner, ne cessant d'aimer, ne montrant jamais de ressentiment, ne rebutant jamais celui qui revient à lui.

Jamais!

Pas même après des communions sacrilèges.

Pas même après des années et des années de telles indignités et de tels outrages.

Ah! c'est vrai, mon Dieu. Me voilà vaincu, vaincu par mon Jésus-Hostie.

C'en est fait : je ne puis résister à un pareil exemple de mansuétude. Moi aussi, avec votre sainte grâce, et pour me rendre semblable à Lui, je veux aimer mes ennemis, prier pour eux, leur faire du bien et toujours pardonner.

Toujours, toujours!

Et ne nous laissez pas succomber à la tentation.

Par la vertu de la sainte Eucharistie, que tous nos ennemis soient confondus et dispersés.

O salutaris Hostia,
Quæ cæli pandis ostium,

Bella premunt hostilia.
Da robur, fer auxilium.

Ne permettez pas que nous soyons tentés au delà de nos forces et faites que la tentation tourne à notre profit spirituel.

Mais délivrez-nous du mal.

De quel mal?

O sainte Eucharistie, du mal de l'indifférence et de l'irrévérence envers Vous.

Du mal de la négligence avant, pendant et après l'auguste sacrifice.

Du mal de ne tirer aucun profit pour nous-mêmes et pour le monde entier de ce fleuve de grâces qui ne demande qu'à jaillir, pour ainsi dire, du cœur et des plaies de Jésus-Hostie et à couler à grands flots sur toute l'Église des vivants et des défunts.

Ainsi soit-il.

QUATRIÈME ÉLÉVATION

LIBERA NOS A MALO

De quel mal?

De celui qui est la conséquence du péché, soit en moi, soit dans les autres.

Du mal de la tiédeur, des retardements au chemin du saint amour, et de tout ce qui fait obstacle à l'oraison.

De la discorde et des malentendus avec nos supérieurs et nos frères.

Enfin de l'imperfection de notre charité.

L'ignorance, l'aveuglement de l'esprit, les défaillances de la volonté, l'aiguillon de la chair, les défauts du caractère, les vices : autant de suites

du péché qui sont un grand mal et dont nous gémissons et demandons à être délivrés.

Le mal aussi de la compagnie des méchants, de la vue des scandales du monde, alors même qu'ils ne sont point une tentation pour nous ; car tout cela fait cruellement souffrir l'âme sainte, amie de Dieu.

Enfin le mal des pièges et des assauts de l'esprit malin, après surtout que nous lui avons donné tant d'avantages et de prise sur nous.

Par cette prière, *Libera nos a malo,* nous confessons que, même après notre péché pardonné : *Dimitte nobis debita nostra,* nous ne sommes pas capables par nous-mêmes d'en supprimer les conséquences... Il y faut la main toute-puissante. C'est une œuvre divine. C'est le comble à toutes les

grâces que nous avons demandées précédemment. Après cela il n'y a plus que le ciel.

Mais comment serons-nous délivrés?

Soit en expiant, soit en étant graciés. Les maladies et autres châtiments divins sur la terre ; et puis, la mort, le purgatoire, la pourriture du tombeau pour notre corps, l'état violent et contre nature de l'âme privée de son corps, autant de conséquences directes du péché. Nous demandons d'abord à les subir saintement, puisque telle est la volonté très juste de Dieu, et ensuite à en être délivrés. Nous demandons jusqu'au bienfait de la résurrection glorieuse, car alors seulement serons-nous délivrés de la dernière conséquence du péché, qui est cette séparation de l'âme d'avec son corps.

En sorte que, dans cette humble et laconique pétition, nous semblons demander moins que le ciel (il n'y est même pas mentionné), et en réalité nous demandons plus même que le ciel. Car, même après que notre âme aura atteint le ciel, il restera encore un grand mal à réparer, le mal de notre nature, qui demande à être remise en son intégrité par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Nous voulons être au ciel en corps et en âme, et que jusqu'au dernier vestige de l'indignation de notre Père céleste contre nous soit effacé à tout jamais. Nous demandons ce bien que les âmes glorifiées ne possèdent pas encore. Nous le demandons et pour elles et pour nous.

Libera nos a malo. — Grande et belle pétition à répéter souvent avec gémissements et avec larmes.

CINQUIÈME ÉLÉVATION

LA CONTRADICTION A L'ORAISON DOMINICALE

Non seulement le pécheur endurci, hardi, effronté, mais encore beaucoup de personnes qui se croient justes et même pieuses font contradiction au *Pater* dans l'entretien secret qu'elles ont avec elles-mêmes au fond de leur cœur et dans toute la teneur de leur vie.

Elles peuvent faire sienne la paraphrase suivante :

Notre Père, qui êtes aux cieux. — Jamais je ne donne ni à vous ni à votre beau ciel une seule de mes pen-

sées, un battement de mon cœur, un regard de mon esprit, l'ombre d'un désir. Pour moi, c'est comme si vous n'existiez pas. Ou si je pense à vous, ô mon Dieu, c'est non comme à un père plein de tendresse, mais comme à un maître dur et déraisonnable, à un tyran, dont il est parfaitement sage d'esquiver le plus qu'on peut les ordres.

Que votre nom soit sanctifié.

Certes ce n'est pas là mon vœu le plus ardent ; mais que mon nom à moi, un tel, soit sur les lèvres de tous avec éloge, comme celui d'un homme incomparable, d'un phénix. Je ne parle que de moi, comme je ne pense qu'à moi-même ; je rapporte tout à moi comme à son centre. *Je ne suis pas comme les autres hommes,* disait ce pharisien de l'Évangile. Que de

fois j'ai dit avec conviction et pour me vanter et m'exalter : « Je ne suis pas comme un tel et un tel. » Ou bien : « Ah ! on voit bien que vous ne savez pas à qui vous avez affaire. » Ou bien : « Je vais leur montrer qui je suis. » Moi, moi, mon nom, et en lettres majuscules !

Le petit écolier grave son nom sur les meubles de la classe ou de la salle d'études. Le citadin désœuvré, à la campagne, au lieu d'admirer la belle nature, passe stupidement des heures entières à graver son nom dans l'écorce d'un géant de la forêt. Mais de graver son nom au livre de vie, cela ne vient à la pensée d'aucun d'eux.

Que votre règne arrive.

Non ! non votre règne, ô mon Dieu, mais le mien. On dit aujourd'hui que, « des rois, il n'en faut plus. » On serait

bien plus sincère si l'on avouait que tout le monde veut être roi, et non pas seulement roi nominal ou parlementaire, mais aussi réel et aussi puissant et aussi absolu que possible.

Roi de soi-même et de tout le petit monde de ses facultés, cela va sans dire.

Roi de son entourage, auquel on rêve d'imposer toutes ses volontés et tous ses caprices et d'arracher de gré ou de force tous les hommages.

Et roi du plus grand nombre de personnes que l'on peut, d'une manière ou d'une autre, rattacher à soi, employer à son service, réduire en esclavage dans la boutique, ou l'échoppe, ou l'atelier, ou n'importe quelle entreprise grande ou petite, et sur lesquelles on prélèvera et l'impôt de l'argent, et celui des larmes, et celui des sueurs, et celui

du sang. Car c'est comme cela que se font les affaires aujourd'hui.

Quel roi plus absolu que votre grand usinier, ou votre propriétaire des grands magasins, votre entrepreneur à millions? Mais encore, quels rois plus absolus que certains maris, certains pères de famille, certains petits propriétaires, certains chefs de bureau, certains contremaîtres, certains sous-officiers?

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Oh! non, mon Dieu : nous vous laissons votre ciel. Là que votre volonté soit faite tant qu'il vous plaira, mais laissez-nous la terre.

Sur la terre, notre volonté, ou mieux ma volonté.

Ma volonté et non pas la vôtre.

Jésus disait au jardin des Olives,

parmi les affres de son agonie : *Père, votre volonté soit faite, non la mienne!* Ah! ce n'est point là ma prière. Il faut que, par tous les moyens, je fasse prévaloir ma volonté. Il faut que tout me cède, hommes et choses, et enfin Vous-même, ô mon Dieu! Il faut que j'arrive à mes fins. Je ne souffrirai pas la contradiction, je n'accepterai pas l'échec. Ma volonté, ma volonté à tout prix!

Est-ce assez insensé!

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

O Seigneur, donnez-nous, ou plutôt donnez-moi beaucoup plus que cela. Laissez les autres, si vous voulez, les mains vides et le ventre affamé; cela ne me touche guère qu'ils aient tout ce qu'il leur faut ou non. A vrai dire, je préférerais qu'il leur manquât beau-

coup pendant que je serais dans l'affluence, parce qu'ainsi ma supériorité sur eux serait d'autant plus marquée.

Oui, Seigneur, donnez-moi beaucoup, beaucoup, encore plus, encore plus. Jamais je ne trouverai que j'aie assez.

Je dirai · « Si seulement j'avais cela, je ne demanderais rien plus. » Et je ne l'ai pas plus tôt obtenu que je m'aperçois qu'il me manque encore quelque chose.

« Seigneur, donnez-moi de quoi satisfaire tous mes appétits, tous mes désirs, tous mes caprices. Remplissez-moi des biens de ce monde, élargissez ma capacité d'en jouir sans fin ni mesure, et je vous abandonnerai bien ma part de paradis. Mais il faut mourir. Eh! bien, donnez-moi tous les plaisirs d'ici-bas pendant ma courte

vie, et encore le ciel après, pour toute l'éternité. »

Insensé, cela ne se peut.

Ou la plus grande modération dans l'usage des biens de ce monde, ou tu te perdras pour l'éternité.

Pardonnez-nous nos offenses.

Oh! oui, nous voulons bien être pardonnés ; mais pas *comme nous pardonnons,* car alors ce serait notre condamnation.

Mon Dieu, ayez pitié de moi ; mais n'y mettez pas pour condition que moi, de mon côté, j'aie aussi pitié de mon frère.

Ou bien on dit : « Oui, je veux bien. Je veux bien pardonner, mais pas à tout le monde et pas toute espèce d'injures, soit réelles soit imaginaires. Je me réserve le droit de ne jamais faire grâce à telle personne, de

ne jamais oublier telle offense que j'ai reçue d'elle. Jamais! jamais! »

On garde son grief soigneusement caché dans son cœur, on le sort de temps en temps pour en jouir de nouveau, on l'entretient et l'on se repaît de projets de vengeance.

Ne nous laissez pas succomber à la tentation.

Ah! les tentations, on ne trouve pas que ce soit si mal d'y succomber. On ne désire pas si ardemment que cela d'en être délivré.

Il y a telle tentation que l'on désire, que l'on invite, que l'on fait la moitié du chemin pour rencontrer, que l'on accueille chaleureusement, joyeusement, avec une sorte de ravissement et d'enthousiasme.

Mais la faute grave qui s'ensuit?

Eh bien! pourvu qu'on puisse

s'en confesser bientôt après, le mal n'est pas grand. On tombe et on se confesse, et on retombe et l'on se reconfesse, et ainsi de suite : il n'y a pas de raison pour que cela finisse. La tentation est si douce! si séduisante! si aimée!

Dans le péché qui s'ensuit, on ne s'arrête pas à voir une offense de Dieu. On ne veut voir qu'un fardeau désagréable dont il est urgent de se débarrasser vaille que vaille, par une confession où il n'entre que de l'attrition et où l'on peut même se demander s'il y a du ferme propos.

Mais celui qui aime la tentation se garde bien d'entrer dans ces détails. Il lui suffit de s'être confessé. Ne lui en demandez pas davantage.

Délivrez-nous du mal.

C'est-à-dire de tous les restes du

péché, et de toutes ses conséquences, et surtout de la plus grave de toutes, l'esclavage du démon.

Délivrez-nous de ce maudit et d'avoir part à sa damnation éternelle.

Voilà bien quel sens il faut donner à cette demande suprême de l'Oraison dominicale; mais ce n'est point ce que fait le demi-chrétien. Il ne s'arrête jamais à penser à l'au delà, à l'éternité, à l'éventualité formidable de l'enfer. Toutes ses pensées se bornent à l'horizon de la vie présente, et les maux dont il demande à être délivré, ce sont surtout les maux physiques, les peines de sa chair, les fatigues, les privations, c'est-à-dire les choses mêmes qui sont les plus précieuses au point de vue de la foi.

De la souffrance, on n'en veut à aucun prix.

On fait tout pour l'attirer, on

commet tous les excès; mais si la maladie survient, on ne sait plus que s'impatienter et blasphémer et se désespérer.

Voilà ce que devient l'Oraison dominicale, interprétée par la vie et les actes du mauvais chrétien!

PRIÈRE

Seigneur Jésus, mon Dieu et mon Sauveur, préservez-moi du malheur de contredire à la belle prière que Vous nous avez apportée du ciel! Que je n'y contredise jamais, ni dans aucun des actes de ma vie extérieure, ni dans les plus secrets entretiens de ma vie intérieure! Amen.

SIXIÈME ELÉVATION

LE *PATER* D'UN TOUT PETIT

Notre Père, qui êtes aux cieux.

Grand-papa du paradis, grand-papa de tous les petits enfants, vous nous aimez bien. Vous nous souriez du haut du ciel Vous nous appelez Vous nous tendez les bras. Vous voulez nous prendre sur vos genoux, nous embrasser, nous serrer sur votre cœur et que nous aussi nous vous embrassions bien fort. Jésus disait : *Laissez venir à moi les petits enfants,* et il les bénissait et les embrassait.

Il disait aussi que *le royaume des cieux leur appartient,* aux petits enfants. Est-ce qu'il n'appartient pas

aussi aux grandes personnes? J'ai demandé cela à maman, car elle est une grande personne, et je voudrais bien qu'elle vienne avec moi en paradis. Elle m'a répondu que pour entrer au paradis, qui est si grand et si beau en dedans, il faut que les grandes personnes se fassent toutes petites comme nous. Je lui ai demandé comment elle ferait pour cela. Elle m'a parlé d'humilité, de douceur, d'amour simple et naïf et tendre; mais je n'ai pas bien compris.

Que votre nom soit sanctifié.

O grand papa bon Dieu ! Dire qu'il y a des méchants qui disent votre nom en colère ou en moquerie. J'en ai entendu. J'ai même entendu de mes petits camarades jurer pour se donner des airs d'hommes. Maman dit qu'ils sont bien à plaindre. Ce sont les mau-

vais exemples de leurs parents ou de leurs grands frères qui en sont cause. Maman m'a appris à dire quand je les entends jurer : *Seigneur, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils disent;* et puis: *Que votre nom soit sanctifié!* Et puis je fais une petite croix sur mon cœur, et je me sens de nouveau tout joyeux

Que votre règne arrive.

Je voudrais bien vous voir sur votre trône avec votre belle couronne plus éblouissante que le soleil; votre manteau aux larges plis, bleu comme le firmament et tout parsemé d'étoiles et bordé de franges d'or; votre belle barbe, blanche comme la neige, qui vous descend jusqu'à la ceinture. C'est comme cela que Vous êtes représenté dans un grand livre d'images où papa a écrit le jour de ma naissance et de mon baptême, et de la naissance et

du baptême de mes frères et sœurs. Et puis tout autour de Vous il y a des mille et des mille et des cent mille de beaux Anges aux blanches ailes, tout prêts à partir pour la terre si Vous le leur commandez, pour prendre soin des petits enfants qui naissent. Et puis une grande foule de Saints se tiennent devant votre trône, et ils chantent de toutes leurs forces en s'accompagnant de toutes sortes d'instruments : des trompettes, des tambours, des cymbales, des triangles. Oh ! que ce doit être beau ! Comme je voudrais y être déjà !

Du pied de votre trône s'échappe à gros bouillons le fleuve de vie, dont les flots retentissants ravissent de joie la Jérusalem céleste. Les petits innocents du paradis jouent ensemble sur ses bords. Là il y a des bancs de fleurs et toutes sortes d'arbres sans

cesse chargés de fruits délicieux. Oh! comme je voudrais en manger! comme je m'amuserais avec ces chers petits innocents! Des oiseaux de toutes les plus belles couleurs voltigent autour de leurs têtes, se perchent sur leurs épaules et se laissent prendre et caresser.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Ah! voilà pourquoi Vous nous laissez encore pendant un peu de temps sur la terre : c'est pour que votre volonté y soit faite. Je le veux bien. Je veux tout ce que Vous voulez. Je veux vouloir tout ce que Vous voudrez.

Le bon Abel, lorsqu'il se vit tuer par le méchant Caïn, dit sans doute : Mon Dieu, *que votre volonté soit faite!* Le gentil petit Isaac, lorsque son papa l'attacha sur les grosses bûches de bois et se prépara à lui

couper la gorge ou à lui percer le cœur avec un grand couteau, sans doute dit aussi : Mon Dieu, *que votre volonté soit faite!* Le petit Samuel, réveillé trois fois au milieu de la nuit, sauta du lit à chaque fois et se présenta d'abord deux fois au grand-prêtre en disant : *Me voici, parce que vous m'avez appelé;* seulement la troisième fois il dit tout gentiment : *Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute!* Mais le plus beau de tous, c'est le petit Jésus, qui dit en venant au monde : *Me voici*, mon Père, *je viens faire votre volonté.* Et il répéta cette parole toute sa vie, à chaque instant, et pendant toute sa passion. Et au moment où il mourait sur la croix, il dit : *C'est fini!* Mon Dieu, mon Père, j'ai fait toutes vos volontés, *je remets mon âme entre vos mains.* Et il baissa la tête et il mourut.

C'est M. l'abbé, le vicaire de la paroisse, qui nous a dit cela au petit catéchisme, et j'ai eu une belle image pour l'avoir répété mot à mot

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

Nous, c'est tous les petits enfants du monde entier; mes frères les petits pauvres, surtout ceux des grandes villes; mes frères les petits Chinois de la Sainte-Enfance, tous les petits sauvages des grandes forêts d'Amérique, tous les petits nègres, tous les petits garçons et les petites filles de l'Inde et du Japon et de partout. Nous sommes tous frères, à cause du bon Jésus qui est mort pour tous. Ils sont tous vos petits enfants, ô bon grand-papa du paradis, et vous voulez que je prie et que je demande pour eux comme pour moi.

Le pain que nous vous demandons, c'est bien la nourriture de nos faibles corps, car ça fait si mal d'avoir faim et de ne pas avoir à manger; mais, grand-papa du paradis, c'est aussi, c'est surtout *le pain descendu du ciel, le pain vivant,* le saint sacrement dans lequel se trouve le bon Jésus, votre Fils, Notre-Seigneur. Il a dit : *Le pain que je donnerai, c'est ma chair.* Il a dit : *Prenez et mangez : ceci est mon corps.* Il a dit . *Laissez venir à moi les petits enfants.* Et le bon pape Pie X a dit : « La sainte Communion, c'est pour les petits enfants tout comme pour les grands; et même tous les jours s'ils aiment assez le bon Dieu pour cela. » Aussi moi, je viens tout joyeux, avec révérence, en joignant les mains, à la sainte table, au milieu des grandes personnes; et il me semble, des fois, que, en se baissant pour me donner

la sainte Hostie toute blanche, M. le curé a un doux sourire attendri.

Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Pardonnez-moi, ô bon Seigneur Jésus et mon bon Père céleste, tous mes péchés, toutes mes désobéissances, tous mes gros mensonges, toutes mes méchancetés ; mes actes de paresse, de gourmandise, de colère, de jalousie ; car je suis envieux et je suis un petit orgueilleux ; je le sais bien. Dieu, que j'ai de péchés ! Je suis encore bien petit et je suis un si grand pécheur ! Mais je veux me corriger.

Et pour que vous me pardonniez tout cela. ô mon Dieu, je veux, moi aussi, pardonner à mes frères et sœurs et à mes petits camarades tout ce qu'ils m'ont fait de peine. Si on

se fâche, je veux être le premier à faire les avances pour nous réconcilier. Je les embrasserai tous pour l'amour du petit Jésus.

Et ne nous laissez pas succomber à la tentation.

Ah! je sais ce que c'est que la tentation. Le vilain démon tout noir sort de l'enfer et vient rôder autour de nous pour perdre nos âmes et les boucler dans son sac et les emporter avec lui en enfer. Il voudrait rendre mon âme toute noire et laide et puante comme lui, la sale bête! Et alors il dirait au bon Dieu : « Vous voyez bien : elle m'appartient, puisqu'elle me ressemble : laissez-moi l'emporter. »

Mais je ne veux pas, oh! je ne veux pas. Quand je pense à ce méchant, à ce maudit, je prends de l'eau bénite,

je fais le signe de la croix, je crie : « Jésus, Jésus, Marie, mon bon Ange gardien, au secours! Venez vite, je ne veux pas écouter les mauvaises paroles de ce maudit. » Et puis je récite des prières. Alors comme il voit qu'il ne peut rien gagner, il s'en va tout honteux. C'est bien fait!

Délivrez-nous du mal.

Délivrez-nous du mal de dents, du mal de tête, du torticolis. Délivrez papa et maman de ce qui les rend tristes ou inquiets comme je les ai vus quelquefois. Ils sont si bons, papa et maman; et puis ils s'aiment si bien et puis ils nous aiment tant!

Nous sommes neuf. Il y a Titine, qui a cinq ans, et Fifine, qui en a trois Moi j'en ai sept. Et puis il y avait le petit Albert, tout petit et tout mignon; seulement il s'est envolé en paradis.

Oh! nous avons tous beaucoup pleuré. Et puis il y en a cinq plus grands que moi. L'aînée c'est Marie, qui veut être sœur de charité. Elle a une amie, Françoise, qui veut être carmélite, et que j'aime bien aussi, parce qu'elle m'apprend à dire de jolies prières toutes courtes, comme celle-ci : « Mon Jésus, je vous donne mon petit cœur. » Une fois carmélite, on ne la verra plus que derrière des grilles, comme un oiseau dans la cage du bon Dieu. Papa m'appelle son petit « Numéro Six », et il dit que, si on tirait encore au sort quand je serai grand, je serais marin avec ce numéro-là. Je ne comprends pas cela très bien. D'ailleurs, j'aimerais mieux être prêtre, comme mon grand frère Léon, qui étudie le latin et qui sert la messe en beau surplis tout blanc. Il m'a déjà appris à dire la messe avec une chasuble en papier et à chanter

Dominus vobiscum. Seulement il dit que je ne devrais pas rire en chantant; mais je ne puis pas m'en empêcher : je suis si heureux! Léon dit que, quand il sera prêtre, il partira pour les missions loin, loin. Et moi, j'irai avec lui.

Maman dit qu'elle est sûre qu'il viendra un tout petit frère ou une toute petite sœur avant longtemps, pour remplacer Albert. Je crois qu'elle a reçu une lettre pour lui annoncer cela. C'est dommage qu'elle soit malade juste pour le moment où il viendra. Papa dit qu'elle est très courageuse; il l'appelle sa mine d'or de Californie. Oh! nous sommes bien heureux d'avoir un si bon papa et une si bonne maman. Maman me fait penser à la bonne sainte Vierge, qui aimait tant son petit Jésus. J'appelle maman « Petite Mère » et la sainte Vierge « Bonne Maman »

A la fin du *Notre Père* et de toutes les autres prières on dit *Ainsi soit-il* et en latin *Amen*. C'est encore mon grand frère qui m'a appris que ces deux mots-là veulent dire la même chose. *Amen,* ô mon Dieu, ô mon bon Père céleste, c'est un beau baiser que je vous donne de tout mon petit cœur et de toutes mes forces. Quand j'ai assez babillé, quand j'ai dit à maman tout ce que je voulais, je lui donne un gros baiser et elle me le rend au double. Je suis sûr que vous faites aussi comme cela, ô bon Père céleste. Alors je dis *Amen*, et encore *Amen* et toujours *Amen*, en attendant que j'aille vous voir au paradis.

SEPTIÈME ÉLÉVATION

LE *PATER* DU SIMPLE D'ESPRIT

Je vous rends grâces, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents selon le monde, *et que vous les avez révélées aux tout petits* (Matth., x, 25).

Ces paroles de Notre-Seigneur nous conduisent tout naturellement à envisager, à la lumière de l'Oraison dominicale, la prière du simple d'esprit.

Notre Père qui êtes aux cieux.

Seigneur, Père céleste, mon Dieu : je suis un pauvre ignorant. Je ne sais rien de rien. J'ouvre la bouche comme le prophète (Jér., I, 6) et je balbutie ·

A, A, A, Père, Père, je vous en prie, daignez prêter l'oreille à mes accents, quoiqu'ils soient dépourvus de tout charme. Du moins je répéterai tant bien que mal et sans en saisir toute la portée, les paroles de mon frère Jésus, mon frère grand et beau et fort, qui sait bien dire et qui sait trouver le chemin de votre cœur, parce qu'Il vous aime.

Notre Père.

C'est-à-dire Père de Jésus et de pauvre moi ; Père du Verbe et aussi du simple d'esprit ; Père de tous les Anges et de tous les hommes. O Vous, en qui nous sommes tous frères.

Que votre nom soit sanctifié.

Vous vous appelez Dieu, et moi, ignorant, je ne sais vraiment ce que cela veut dire. Je n'ai point la moindre

idée de vous. Je ne puis me former aucune image de votre splendeur. J'ai beau essayer, il faut que j'y renonce. Il ne me reste plus que votre nom plein de mystère : je m'en saisis et je le répète avec amour. Père, Père, mon Dieu : Dieu invisible, incompréhensible, inaccessible; Dieu caché dans la nuée fulgurante de votre infinie majesté, dans la ténèbre profonde que vous êtes en vous-même par rapport à toute intelligence créée : je vous adore, je vous aime éperdument. Que votre nom soit sanctifié, ô Dieu, mon Dieu! que votre nom soit béni et loué par toute créature à jamais!

Que votre règne arrive.

O Dieu, mon bon Père céleste, puissiez-vous être reconnu comme l'unique roi du ciel et de la terre que vous avez créés, que vous maintenez

dans l'être et que vous gouvernez avec tant de sagesse. Régnez sur toutes les affections des Anges et des hommes; soyez le seul maître de mon chétif cœur. Puissé-je voir se déployer votre magnificence, et alors, moi néant, je me consolerai de mon indigence foncière, parce que toute ma suffisance et ma richesse sont en vous seul.

Puissé-je entendre, dès mon exil ici-bas, vos courtisans, les Anges et les Saints du paradis, et aussi vos anges terrestres, les justes de l'Église militante et aussi les saintes âmes du purgatoire, célébrer vos louanges dans de merveilleux cantiques. Alors moi, simple et ignorant, mais tout transporté de joie, je m'écrierai : Vive le Roi des rois, *le Roi éternel des siècles*, mon Père céleste, mon Dieu! Qu'Il règne, qu'Il gouverne, qu'Il exerce sa justice et encore plus sa miséri-

corde! Qu'Il ait pitié des humbles; qu'Il daigne abaisser ses regards sur moi, le plus petit de tous; qu'Il me relève de mon fumier; qu'Il ordonne à ses serviteurs, les Anges et les prêtres, de me laver de toutes mes souillures, de me parer de vêtements blancs et d'ornements précieux; qu'Il me prenne par la main et me fasse asseoir parmi les Princes de sa cour, à sa table royale, et qu'Il me nourrisse de ses délices!

Telles sont les requêtes exorbitantes de ce mendiant que je suis. C'est ainsi, ô mon Dieu, mon bon Père céleste, que je comprends votre règne.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Je suis un ignorant : je ne sais rien de rien; je ne sais qu'obéir. Mais cela,

du moins, je veux le faire pour vous témoigner mon amour filial.

Dites-moi de me lever, et je me lèverai sans retard ; de m'asseoir, et je le ferai immédiatement ; de me rouler dans la poussière de mon néant, et j'y prendrai plaisir.

Commandez-moi de soulever tel fardeau qu'il vous plaira, de le charger sur mes faibles épaules, de marcher avec, en ployant sous le faix ; de tourner à droite, puis à gauche, puis de nouveau à droite, et j'obéirai. Qu'importe d'ailleurs que je n'en sache pas le pourquoi ! Faites de moi ce qu'il vous plaira : *Que votre volonté soit faite.*

Le simple d'esprit obéissant a cela de commun avec le plus sublime des Séraphins, avec les Saints et les justes de tous ordres, avec Marie leur glorieuse Reine, avec Jésus le Fils unique : il fait la volonté de son Père céleste.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.

Aujourd'hui.

Le simple d'esprit ne prend point souci de demain. Il a appris la leçon du Maître : *A chaque jour suffit sa peine* Il ne scrute pas un avenir qui ne viendra peut-être jamais pour lui ; il borne sa sollicitude et son anxiété au jour présent. Il lui faut un morceau de pain, il sait où le demander. Il va à la porte du bon riche par excellence, du Père de famille, Dieu-Trinité, et là il pousse le cri de sa détresse. Et tous les jours il recommencera D'aucuns trouveront que ce n'est guère intelligent. Que lui importe! Il n'a pas, lui, l'orgueil de se raidir et de crever de faim, comme voudraient lui persuader de faire avec eux, ses compagnons, qui se targuent d'être des intellectuels, quel que soit

d'ailleurs le sens qu'ils attachent à ce mot. Non, non : le pauvre ignorant veut la nourriture de son corps et de son âme; il sait où s'adresser pour cela et le moyen de l'obtenir, qui est la prière, la demande filiale, humble et confiante. Il ne sait pas grand'-chose; il sait du moins cela.

Notre pain quotidien.

Le pain du simple d'esprit, c'est le pain même des Anges, c'est le *pain vivant descendu du ciel,* la divine Eucharistie, où Jésus, par amour, se fait si petit, que rien ne transparaît de Lui à travers les saintes espèces, ni sa divinité ni son humanité. Le pauvre ignorant n'a qu'à ouvrir pieusement la bouche : il reçoit cette nourriture divine comme le petit oiseau la becquée et la dévore avec avidité.

On lui dit : « C'est Dieu, » et il le croit de tout son cœur. « Mais c'est Dieu

fait homme ; c'est tout un homme, corps et âme, que tu reçois, *l'homme Jésus-Christ*, qui naquit de la Vierge Marie et mourut sur la croix. » Il n'éprouve aucune difficulté à donner l'adhésion de sa foi à cette doctrine. « Mais c'est un homme vivant, ressuscité, glorifié, celui-là même qui siège à la droite du Père céleste dans les splendeurs du paradis ; c'est Lui, ô pauvre ignorant, qui vient te nourrir ainsi de tout Lui-même. » Il croit simplement, il adore, il aime. Il mange, et le voilà tout joyeux Il n'a plus qu'un désir sur la terre, c'est de manger toujours de ce pain.

Ah ! ce n'est pas lui qui fera des hérésies, qui érigera son sens propre en juge de la révélation divine, qui entretiendra et s'efforcera de propager une opinion personnelle en contradiction avec l'enseignement de l'Église catholique, sur les dogmes révélés de

Dieu ; qui choisira selon son caprice ceci et rejettera cela et interprétera telle autre vérité de manière à en retirer tout le sens orthodoxe, n'y laissant subsister que des expressions vides. La foi du simple d'esprit est pure et inébranlable et d'une parfaite conséquence logique, aussi inattaquable que celle du petit enfant sur les genoux de sa mère et qui croit avec bonheur tout ce qu'elle lui dit en l'embrassant. Cela aussi, l'enseignement tout maternel de l'Église, la doctrine de vérité, est le pain quotidien qu'il demande.

Pardonnez-nous nos offenss.

Pauvre ignorant que je suis, hélas ! j'ai été méchant, je vous ai offensé, ô mon bon Père céleste. Sans m'en rendre toujours bien compte sur le moment, aveuglé, entraîné par la passion, j'ai

pensé, j'ai désiré le mal ; j'ai tenu de mauvais propos, j'ai commis des actes répréhensibles. Mais que pouvait-on attendre d'un misérable tel que moi, lorsqu'il m'arrive de me séparer de vous, mon Dieu, qui êtes ma vie?

Je mérite les plus rudes châtiments J'ai mérité d'être banni à jamais de la vue du ciel, de la société des Saints et des justes, et même de celle de tous les hommes. J'ai mérité cela et bien plus encore, puisque j'ai mérité le feu de l'enfer et la société des démons et d'être éternellement privé de vous, mon Dieu, ma douceur, mon trésor. J'ai mérité tous ces châtiments : vais-je les recevoir? Du moins il m'est encore permis de me repentir et de demander grâce. Je le fais, ô mon Dieu. *Du fond de l'abîme* où je suis tombé, *je crie vers vous :* Pardon ! miséricorde !

Je vous importunerai ainsi de mes

clameurs, vous et vos chers Saints, jusqu'à ce que, ne fût-ce que pour la paix, vous me disiez de me taire et que tout est oublié. Car voyez, mon Dieu, mon bon Père céleste, de même qu'un petit garçon s'efforce d'emboîter le pas à son frère aîné, ainsi, à l'exemple de mon Seigneur Jésus-Christ, je pardonne, moi aussi, pour votre amour, à ceux qui m'ont fait quelque peine que ce soit, à ceux qui m'ont jeté des pierres ou dit de mauvaises paroles; et je vous prie de faire miséricorde à tous les pauvres pécheurs, et à moi le pire de tous, et aux chères âmes du purgatoire. Père, notre Père à tous : pardonnez-nous nos offenses *comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*.

Et ne nous laissez pas succomber à la tentation.

La tentation, je la redoute, ô mon bon Père céleste. C'est elle qui dans le passé a fait tant de mal à ma pauvre âme. C'est la tentation qui, par le péché, si j'y consentais, pourrait encore me conduire à la damnation éternelle.

Et cependant, je vous entends dire que la tentation est nécessaire. J'ai bien de la peine à comprendre cela. Toutefois, oui, en y réfléchissant, j'aperçois qu'elle a du bon. Elle sert à mettre en évidence si je vous aime vraiment, c'est-à-dire si je vous préfère à tout, même au plaisir de mes sens, ou de mon esprit, ou de ma volonté propre. Il n'est certes point nécessaire que j'y succombe; il est possible que j'en triomphe; il le faut, il le faut absolument.

Pour cela que dois-je faire? Pour remporter une telle victoire, de quoi

ai-je besoin ! Pour que le simple d'esprit triomphe de Lucifer et devienne le rival heureux du saint Archange Michel, que faut-il ? Oh ! tout simplement qu'il prie. Un ignorant est capable de cela. Pas n'est besoin d'être grand clerc pour aller répétant avec ferveur d'amour et humilité : *Ne nous induisez pas en tentation*. Mon Dieu, je ferai ainsi

Mais délivrez-nous du mal.

Le mal, le vrai mal est personnifié dans le Mauvais, c'est-à-dire Satan. Voilà l'ennemi : ce révolté, ce déchu, ce monstre de laideur, cet être tout de malice, dragon infernal, homicide dès le commencement. Dieu ! qu'il m'épouvante ! Plutôt mourir mille fois que de marcher à sa suite, faire société avec lui et les siens, lui devenir semblable et puis me faire son ins-

trument pour la ruine des âmes. Va-t-en, infâme ; retire-toi, maudit : il n'y a plus rien de commun entre nous. Je ne suis qu'un ignorant, et toi, malgré ta chute irréparable, tu es toujours un pur esprit, un ange, mais ange de ténèbres, et tu me veux tout le mal possible ; mais je t'adjure par le nom adorable et tout-puissant de mon Seigneur Jésus, va-t'en ! Bête immonde, j'espère bien que, par la grâce de Dieu, tu ne trouveras plus jamais rien de toi en ma pauvre âme. Délivre-moi de ton odieuse présence.

Ah ! tu ne veux pas encore céder ; tu attends le moment redoutable de mon agonie : eh bien ! nous allons voir. Je vais, dès maintenant et en prévision de ce moment terrible, invoquer Celui qui t'a vaincu à jamais, et Celle qui de son pied virginal t'a écrasé la

tête. Jésus, Marie, délivrez-moi de ce maudit, de ce sans-amour. Parce qu'il ne s'est point tenu dans la vérité de l'humilité, il a perdu en un clin d'œil tous ses merveilleux dons surnaturels; et, au même instant, tous ses dons naturels se sont tournés en la plus noire malice : il est devenu le grand haïsseur. Moi, chétif, je ne sais rien, je n'ai pas l'esprit bien pénétrant; mais, du moins, par votre grâce, ô mon Dieu, je veux aimer, je commence à aimer. J'aime votre bonté infinie, votre douceur inexprimable; et j'aime mes frères, tous les hommes, amis et ennemis, je m'attendris sur leurs souffrances et m'emploie de mon mieux à les soulager. Aidez-moi, ô mon Dieu, augmentez ma charité, afin que je mérite d'aimer éternellement. Délivrez-moi, oh! délivrez-moi du Mauvais.

Amen.

Petit mot qui renferme tout, qui en deux courtes syllables résume toute prière. C'est la formule que le simple d'esprit préfère à toutes. Il peut la répéter des centaines et des milliers de fois du matin jusqu'au soir, et encore pendant la nuit s'il se réveille.

A toutes les bonnes pensées qui traversent son esprit, à toutes les affections d'amour qui jaillissent spontanément du fond de son cœur, il répond *Amen.* Aux bonnes paroles qu'il entend, il fait écho par un *Amen.* Aux bonnes actions dont il est témoin, il s'unit avec joie en disant *Amen*

On lui explique comme quoi la création est un hymne perpétuel à la gloire de Dieu et il s'y joint en disant *Amen.* On lui apprend que les battements rythmiques de son propre cœur et l'harmonie de tous ses mouvements,

et l'action réciproque de son âme sur son corps et de son corps sur son âme, que tout cela, dis-je, est en soi une louange du Créateur qui nous a faits avec tant de sagesse et d'amour, et il y dit *Amen* avec ravissement.

On lui raconte que l'Église célèbre Dieu merveilleusement dans la sainte liturgie, et lui, le cher simple d'esprit, il y répond *Amen*. On lui raconte aussi comment la cité dolente du purgatoire envoie sans cesse vers le ciel un harmonieux concert de soupirs tout brûlants du plus pur amour; le pauvre ignorant y dit *Amen* en pleurant de compassion pour ces chères âmes exilées du paradis.

Il sait que l'Église Triomphante des Anges et des Saints, dans les glorieux parvis de la Jérusalem céleste, chante à son Époux divin le plus magnifique épithalame; il y joint son *Amen* et

désire arriver bientôt lui aussi à cette Patrie *dont on lui dit de si glorieuses choses*.

Il sait que, parmi tous les ordres des Saints en paradis, il y a celui des Vierges, qui ont le privilège de suivre l'Agneau partout où il va, en chantant un cantique que ne peuvent répéter les autres saints. A ce cantique des immaculés, l'innocent murmure un doux *Amen*.

On lui parle du *Magnificat* éternel de la Vierge Marie: il y dit un joyeux *Amen*. Que Jésus, et le Cœur sacré de Jésus, et toute sa très sainte Humanité unie à la Divinité du Verbe, est le plus bel hymne créé à la louange de Dieu, et il y répond *Amen*.

Enfin on lui apprend que Dieu est à Lui-même sa propre louange, seule digne de sa Majesté infinie, que le Fils de Dieu, le Verbe, est cette lou-

ange, ce cantique substantiel que Dieu se chante éternellement à Lui-même : alors le pauvre simple d'esprit, tout éperdu de bonheur, se prosterne et adore, et, le visage contre terre, il s'écrie : *Amen! Amen! Amen!* et encore *Amen*, et *Amen* éternellement!

HUITIÈME ÉLEVATION

LE *PATER* DU MYSTIQUE

Il n'y a que le véritable adepte de la Théologie mystique qui pénètre le sens profond de l'Oraison dominicale et donne à ses diverses pétitions, dans son esprit et dans son cœur, toute leur étendue.

D'abord *Pater noster*

Le mystique aperçoit comment Dieu est son père et comment lui est l'enfant de Dieu, mais dans un sens bien plus sublime que ces mots de père et de fils n'éveillent ordinairement.

Il y aperçoit pour lui-même une imitation très grande de la filiation du Verbe; et comme quoi il doit exprimer

Dieu, recevoir sur tout lui-même, corps et âme, l'empreinte de Dieu et la reproduire fidèlement ; la physionomie de Dieu, pour ainsi dire, comme un enfant reproduit naturellement les traits, la physionomie de son père ou de sa mère. Laisser Dieu passer tout en son chétif être, le laisser s'exprimer là lui-même comme Dieu seul peut et sait faire ; laisser Dieu s'exprimer en lui comme il le fait dans son Verbe, autant du moins que cela est possible à un être créé.

Aussi quel renoncement à lui-même ! (Ne parlons pas du renoncement aux autres créatures : elles sont éloignées déjà à perte de vue.) Quel absolu dépouillement de lui-même, quel vide et quelle nudité il conçoit qu'il doit réaliser pour se montrer le digne fils de ce Père ! Comme il voit enfin l'impérieuse nécessité de se tourner vers

la Divinité, de s'en approcher, de s'en saisir et de s'en laisser saisir ; de laisser l'essence divine s'écouler toute en lui, et son être à lui s'écouler tout en elle ; de devenir tout divin, de ne laisser plus subsister en lui-même rien d'humain, si ce n'est son inaliénable et inconfusible personnalité ! Tout le reste doit être consumé par le feu de la Divinité, consumé et remplacé par ce feu.

Que votre nom soit sanctifié.

Sanctifié, c'est-a-dire glorifié, exalté.

Ce nom du Père céleste qu'est-il, sinon son Verbe divin ? Le nom, c'est ce qui exprime : qu'est-ce qui exprime Dieu, sinon son Verbe, infini, éternel, adéquat, consubstantiel, un seul et même Dieu avec Lui ?

O Verbe divin, je vous adore, je vous enveloppe d'une seule adora-

tion d'amour avec votre Père céleste, avec lequel vous êtes un! Soyez loué, adoré, glorifié, exalté; soyez aimé, oui, surtout soyez aimé! Père, Père céleste : que votre nom soit sanctifié!

Que votre règne arrive!

Pourquoi parler de règne s'il n'y avait des sujets de ce Roi de gloire qu'est le Père céleste, des sujets sur lesquels il puisse exercer sa puissance et sa magnificence; s'il n'y avait des Anges et des hommes? Mais comment le règne de Dieu arrivera-t-il parmi les Anges d'abord, et puis ensuite parmi les hommes, sinon comme Il en a arrêté le plan de toute éternité, c'est-à-dire par son Verbe fait chair, par son divin Fils né de la Vierge incomparable, *per Dominum nostrum Jesum Christum?*

Ici le mystique adore tout le mystère de la personne de Notre-Seigneur

Jésus-Christ en ses deux natures. Il désire et demande sa venue avec les Anges fidèles, avec les patriarches et les prophètes, avec tout l'ancien peuple de Dieu, avec Marie; il désire et demande et s'efforce de procurer son règne eucharistique et son règne social par l'Église; enfin il demande sa dernière venue comme Juge des vivants et des morts, où Il triomphera de tous ses ennemis et inaugurera enfin ce règne dont nous chantons qu'il n'aura point de fin : *cujus regni non erit finis.* Que votre règne arrive!

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel!

La volonté de Dieu, c'est son amour, c'est cet autre lui-même, son Saint-Esprit.

Après la venue du Verbe, nous demandons celle du Saint-Esprit. Le

mystique demande avec des transports de désir enflammé que le Saint-Esprit soit envoyé, soit produit dans le monde, dans l'Église, et surtout dans son cœur à lui, autant du moins que le comporte sa condition d'être créé ; comme Dieu le produit en lui-même, pleinement, spontanément, sans obstacle et sans défaillance.

En sorte que, dans les trois premières pétitions, le mystique adore Dieu-Trinité et Dieu fait homme ; il adore distinctement et explicitement Dieu et son Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ ; il adore, en les enveloppant d'un seul et même acte d'amour, Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit, trois personnes en une seule essence divine.

Après le mystère de l'unité divine,

de la féconde unité divine, de la trinité dans l'unité divine, le mystique aperçoit le mystère de l'unité de l'Église, de l'union en Jésus-Christ de tous ses membres, et de leur communauté d'intérêts et de prières et de mérites, dans ces paroles : *Donnez-nous... notre pain...* Et non seulement la communion des justes entre eux sur la terre, mais aussi bien l'intercommunion de tous les saints de l'Église militante avec tous les saints de l'Église souffrante et tous les Saints de l'Église triomphante..

Comme il demande pour lui-même et tous ses compagnons de route le pain des exilés, ainsi il demande pour les âmes du purgatoire le pain de la vision béatifique, et il demande même pour les bienheureux la continuation de leur bonheur éternel. Non que ce bonheur des élus de Dieu puisse

jamais défaillir; mais il est beau quand même et il est fraternel de le demander pour eux, en nous réjouissant de son indéfectible certitude.

Donnez-nous aujourd'hui.

Aujourd'hui !

Pourquoi ne demande-t-il que pour aujourd'hui ? Ah ! c'est parce qu'il espère bien que ce jour-ci sera le dernier de son exil, et que demain, oui demain, il sera dans la Patrie. « Je mourrais de douleur, » disait un vrai mystique, « si je savais que je ne doive pas mourir aujourd'hui. »

De plus, le mystique dit avec saint Paul : *Quotidie morior*. Pour le mort, il n'y a pas à s'inquiéter du lendemain. *Vous êtes morts*, dit encore l'Apôtre, *et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ* (Coloss., III., 3).

Aujourd'hui donc, ô mon Dieu,

seulement aujourd'hui, donnez-nous ce pain que vous n'avez pas manqué de nous donner tous les jours.

Mais encore, quel pain?

A des êtres tout divins il faut un pain tout divin : la parole de Dieu, la chair de Jésus-Christ, la grâce, l'amour. Tout cela c'est Dieu. Tout cela c'est le Verbe divin, mais enveloppé, caché, voilé; c'est aussi le Saint-Esprit, et lui aussi enveloppé, voilé, caché. Dieu le Père les tire de sa propre substance, de ses propres entrailles, pour en nourrir les fils de sa dilection. Pain vraiment divin et le même qui rassasie les élus dans la gloire; seulement, eux, ils voient, tandis que nous, nous n'avons point encore cette consolation. Nous travaillons dans l'invisible, et nous mangeons une nourriture invisible, et l'accroissement

de nos forces et de notre taille dans le Christ est invisible. Ainsi nous allons, dans les sentiers de la foi obscure, jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur nous révéler son visage de gloire. Alors nous-mêmes apparaîtrons semblables à lui. Oh ! la grande merveille !

A mesure que le mystique avance dans cette divine prière, il s'enhardit. Dans les premières pétitions, il demandait la venue du Verbe divin et du Saint-Esprit : leur venue, leur avènement, leur apparition, leur intervention dans les choses humaines; maintenant rien ne le contentera sinon qu'ils lui soient même donnés à lui : dons magnifiques, privautés ineffables, en attendant les largesses du paradis, où le Père même se fera la récompense du mystique : le Père avec son

Verbe et son Esprit ; toute la Trinité : *Ero ego merces tua.* Oui, mon Dieu, telle est mon espérance magnifique. Mon Dieu, ma Trinité chérie, vous vous livrerez tout à moi ; en attendant, et comme un double gage, ô cher Père céleste, donnez-moi votre Fils, donnez-moi votre Esprit, nourrissez-moi de leur divine substance. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.

Mais je veux le recevoir dignement, ce pain. Pour cela il faut que je sois pur : *Pardonnez-nous* donc *nos offenses.*

Ah ! ces péchés qu'il a eu le malheur de commettre : qu'ils soient graves ou peut-être seulement véniels, qu'ils soient nombreux ou peut-être seulement en petit nombre, le mystique ne peut en perdre le souvenir amer et ne croit jamais en être assez purifié.

Que de macérations! que de larmes! quel brisement de cœur! Et il sait que tout cela n'est rien, si le sang de Jésus ne s'y mêle, si l'absolution ne survient, si le Père céleste, des trésors infinis de sa miséricorde, ne pardonne. Pardonnez donc, ô Père!

Pardonnez-nous nos offenses, ô Père céleste, contre qui j'ai péché et contre le ciel! Je ne suis plus digne de m'appeler votre enfant. Je suis votre serviteur, votre obligé, votre homme-lige, votre débiteur insolvable, votre esclave. Enchaînez-moi, frappez-moi, foulez-moi aux pieds, mais pardonnez-moi. Y a-t-il aussi quelque chose que je puisse faire pour vous incliner à la miséricorde à mon égard?

Oui, répond Dieu aussitôt; oui, tu peux faire ceci et par là m'être grandement agréable, et ouvrir et faire descendre sur toi-même les cataractes

de ma miséricorde : tu peux pardonner.

Je le veux, ô mon Dieu, vraiment et de toutes manières *le Père des miséricordes*. Oui, pardonnez-nous nos offenses comme cela, sous cette condition, dans ces limites-là mêmes . comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Croirait-on que le mystique tremble pour sa persévérance finale? C'est un spectacle pathétique de voir cet homme si favorisé, si choyé du Ciel, enfant gâté qui ne vit que de Dieu, qui respire Dieu, qui sent Dieu vivre en lui, le voir tout tremblant pour son salut éternel.

Il a raison.

C'est son humble crainte autant que son ardent amour qui le sauvera.

Le mystique est le vrai grimpeur de montagnes. Sur le mont Blanc ou le

Yungfrau de la sainteté de Dieu et les blanches altitudes et les éternels glaciers de ses éblouissantes perfections, il côtoie des abîmes.

Il lui faut veiller à chacun de ses mouvements; le moindre faux pas pourrait le précipiter. Si sa tête est déjà dans la nuée divine, ses pieds sont encore sur la terre. Il peut glisser, il peut tomber, il peut rouler et être lancé dans le vide. De plus fermes que lui, ce semble, en ont donné le malheureux exemple. Il y a eu des chutes retentissantes depuis Lucifer et Adam et Judas. Judas, l'apôtre, le choisi et le familier de Jésus! Comment moi, chétif, pourrais-je me flatter de ne pas les suivre dans leur ruine épouvantable si je me séparais un instant de vous, ô mon Dieu? *Qui stat caveat ne cadat:* Celui qui est debout qu'il prenne bien garde de tomber.

O Seigneur, soyez mon appui, affermissez-moi, guidez mes pas; et en même temps, soyez mon bouclier contre les traits enflammés de mes ennemis ; ne permettez pas que je tombe en tentation et que je succombe, comme il arriverait infailliblement si vous ne vous faisiez mon défenseur. *Ne nos inducas in tentationem.* Car tomber de ces hauteurs, ô mon Dieu, rouler des hauteur sublimes de la vie mystique jusqu'aux abîmes du péché, pour, de là, rebondir et être précipité jusqu'aux plus profonds abîmes de l'enfer, peut-on imaginer sort plus terrible?

Oh! sauvez-moi! sauvez-nous! Préservez-nous, ne nous laissez pas succomber!

Libera nos a malo.

Qu'il n'y ait, ni à présent ni jamais pendant le reste de ma pauvre vie et

pendant toute l'éternité, rien de commun entre moi et le Mauvais. Délivrez-moi de lui ; arrachez-moi de ses dettes, de ses griffes, de ses lacets et de toutes ses embûches. Donnez-moi la grâce d'une sainte vie et d'une bonne mort. Ah ! je serai bien délivré alors, et pour jamais, de ce misérable Satan. *Laqueus contritus est et nos liberati sumus.*

Je serai bien délivré quand je serai dans les bras de mon Père céleste, dans la gloire de la vision béatifique, dans les chers embrassements du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Oh ! que cela se fasse ! *Libera nos a malo. Amen.*

Ainsi le mystique trouve tout dans le *Pater*.

Il y trouve Dieu en lui-même, et sa vie divine et ses œuvres ; Dieu-Trinité, et Dieu-Créateur, et Dieu fait

Homme et Rédempteur, et Dieu Sanctificateur ; et il y trouve sa propre vie en Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ, et sa sainte Église et son très saint Sacrement.

Il y trouve la charité fraternelle et la communion des saints, et la condition de lutte de l'Église militante; enfin la sanction éternelle, ou de perdition dont il demande d'être préservé, ou de béatitude qui est l'autre alternative nécessaire, le ciel, pour lequel il se consume de désirs.

Tel est le *Pater* du mystique.

Quand le mystique a ainsi, par l'instinct de la grâce divine, pénétré le sens profond du Pater et ramené dans son esprit toute la révélation divine à une synthèse merveilleuse de simplicité et d'unité, il lui reste encore un pas à faire.

Plus haut que toutes ces splendeurs, plus haut que toutes ces lumières magnifiques sur Dieu, et sur tout en Dieu, et sur lui-même en Dieu, il lui reste à atteindre enfin la grande ténèbre, l'immense ténèbre que Dieu est dans ce qu'Il a de plus impénétrable et inaccessible. Et alors, arrêté pour jamais, car il est impossible à la créature de passer outre, arrêté mais heureux, silencieusement heureux au delà de tout ce que le langage humain pourrait exprimer, notre mystique, d'illuminé qu'il avait pu se croire jusqu'à présent, en vient à se considérer comme un parfait ignorant, un hébété, un divinement hébété, un idiot, *idiota*.

ÉPILOGUE

Ami lecteur, qui avez eu la patience de me suivre jusqu'à la fin de ce petit livre, vous vous êtes sans doute aperçu que je m'y suis proposé un but unique, à savoir : d'enflammer les âmes de l'amour de Dieu et du désir de cette connaissance particulière de Dieu qui ne s'acquiert que par l'amour.

Encore que je me sois acquitté de cette tâche par trop pauvrement, j'espère que l'on ne m'accusera pas de présomption si je fais mienne, en l'appliquant à mes lecteurs, la belle

prière de saint Paul pour ses chers Éphésiens (Eph. III, 18) :

A deux genoux devant la majesté du Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de qui vient toute paternité au ciel et sur la terre, je le supplie de vous accorder, selon les richesses de sa gloire, d'être fortifiés dans votre intérieur dans la puissance de son Saint-Esprit : en sorte que le Christ habite en vos cœurs par la foi; afin qu'ayant pris solidement racine dans la charité, vous soyez capables de comprendre, avec tous les saints, quelle est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur; que vous connaissiez aussi la charité du Christ, qui dépasse toute compréhension; que vous soyez remplis en toutes choses de la plénitude de Dieu.

Enfin, cher lecteur, disons ensemble, avec le même Apôtre, si vous le voulez bien : *A Celui qui a le pouvoir d'ac-*

complir tous ses desseins plus abondamment que nous ne désirons ou comprenons, selon la puissance qui opère en nous, à Lui soit gloire dans l'Église et dans le Christ Jésus dans tous les siècles et pendant toute l'éternité. AMEN.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

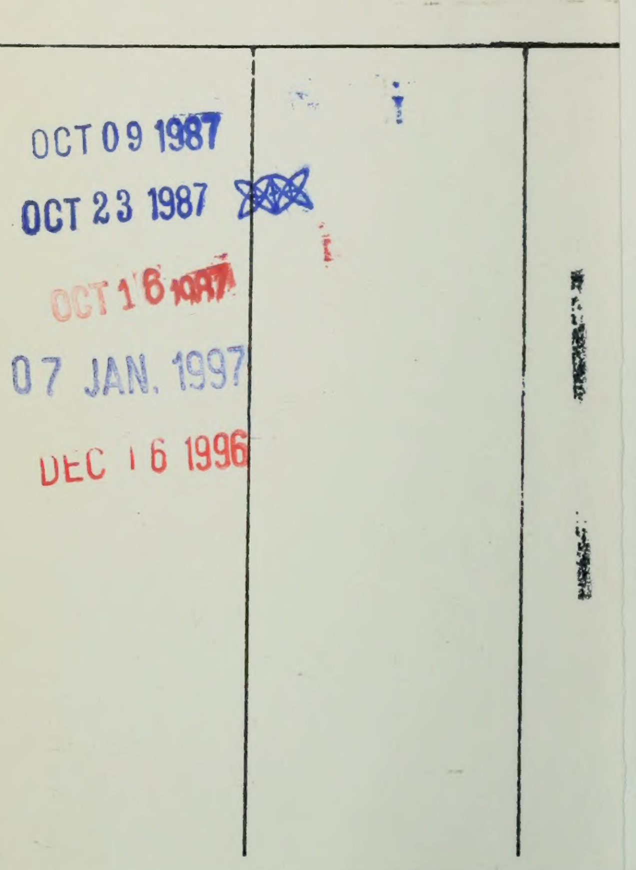
DEUXIÈME PARTIE : **L'APPLICATION**

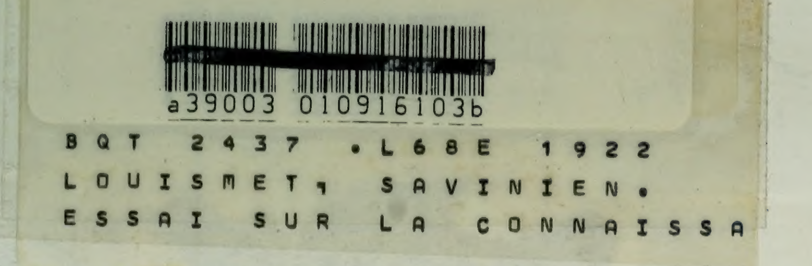
OU

ÉLÉVATIONS MYSTIQUES SUR L'ORAISON DOMINICALE



38965. — Tours, impr. Mame.


OCT 09 1987
OCT 23 1987
OCT 16 1987
07 JAN. 1997
DEC 16 1996


a39003 010916103b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 07 18 23 5